

Terra Nova

Cartes mentales de l'Atlantique du Nord-Ouest au XVI^e siècle

Jack Bouchard

Avant le nom : à quoi le lieu ressemblait-il avant d'être nommé¹ ?

« **Icelui donc ayant fait batir** un tres beau navire [...] pour l'envoyer aux Terres-Neuves a la pecherie de la molue, qui etait son trafic le plus ordinaire, se mit en la fantasia d'y faire le voyage dedans². » Dans son recueil de récits maritimes, publié en 1599, le capitaine Bruneau de Rivedoux racontait les mésaventures rencontrées par le marin Pierre Houé, parti pêcher dans l'Atlantique du Nord-Ouest au milieu du XVI^e siècle. Par-là, il entendait mettre en garde contre un trop grand engouement pour les voyages transocéaniques, jugés dangereux. Mais l'expression « son trafic le plus ordinaire » dit le caractère familier, l'attrait et la longévité de ce qu'on appellerait aujourd'hui la première pêcherie de Terre-Neuve, entreprise déjà vieille de plusieurs générations à l'époque de Rivedoux³. Dès 1505, plusieurs marins

1. Paul CARTER, *The Road to Botany Bay: An Exploration of Landscape and History*, New York, Knopf, 1988, p. XIII.

2. Jean-Arnaud BRUNEAU DE RIVEDOUX, *Histoire veritable de certains voiajes perilleux & hazardeux sur la mer, ausquels reluit la justice de Dieu sur les uns, & sa misericorde sur les autres : tres-digne d'estre leu, pour les choses rares & admirables qui y sont contenues*, Paris, Thomas Portau, 1599, p. 108-109.

3. Parmi les premiers travaux historiographiques sur les pêcheries, on consultera Harold A. INNIS, *The Cod Fisheries: The History of an International Economy*, New Haven/Toronto, Yale University Press/Ryerson Press, 1940; Michel MOLLAT (dir.), *Histoire des pêches maritimes en France*, Toulouse, Privat, 1987; D. W. PROWSE, *A History of Newfoundland from the English, Colonial, and Foreign Records with Numerous Illustrations and Maps*, Londres, Macmillan & Co., 1895; Charles DE LA MORANDIÈRE, *Histoire de la pêche francaise de la morue dans l'Amérique septentrionale*, vol. 1, *Des origines à 1789*, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1962;

européens établirent une pêcherie commerciale de grande envergure autour de l'île de Newfoundland, soit moins d'une décennie après la découverte par l'Italien Zuan Caboto de ces eaux riches en morue autour de ce que ses contemporains anglais appelaient alors « *the new Isle* », « la Nouvelle Île »⁴. Des dizaines de milliers d'autres marins partirent dans leur sillage, à la recherche de poissons qui permettraient à la fois de réduire l'insécurité alimentaire de l'Europe et de s'enrichir personnellement. Ainsi débuta une entreprise transatlantique saisonnière et cyclique qui se poursuivit sur des générations⁵.

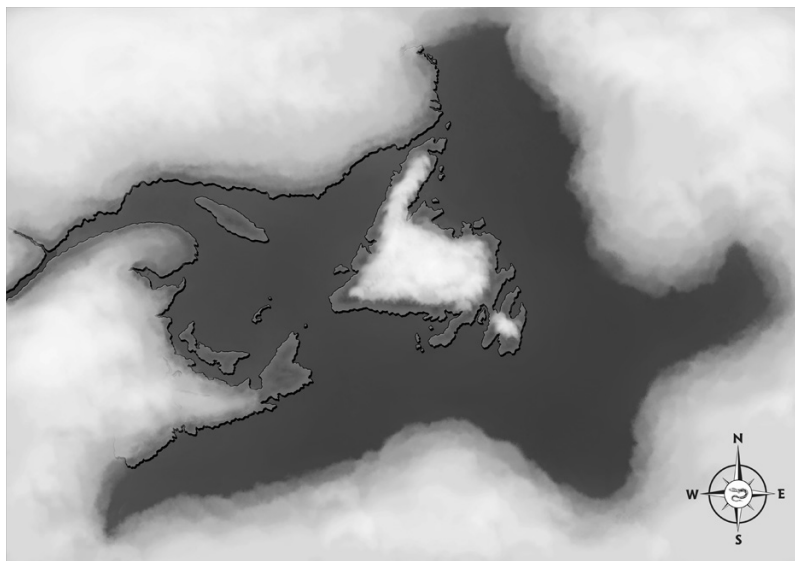
Sauf qu'au *xvi^e* siècle les Européens ne sont pas allés chercher du poisson à « *Newfoundland* » : ils se sont rendus dans un endroit qu'ils appelaient alors « *Terra Nova* »⁶. C'est, à n'en pas douter, ce que Rivedoux considérait que faisait Houé,

Georges MUSSET, *Les Rochelais à Terre-Neuve, 1500-1789*, La Rochelle, L'auteur, 1899; Édouard GOSSELIN et Charles DE BEAUREPAIRE, *Documents authentiques et inédits pour servir à l'histoire de la marine normande et du commerce rouennais pendant les *xv^e* et *xvi^e* siècles*, Rouen, H. Boissel, 1876. Pour un échantillon représentatif de travaux plus récents, voir Peter E. POPE, *Fish into Wine: The Newfoundland Plantation in the Seventeenth Century*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004; Selma HUXLEY BARKHAM, « The Basque Whaling Establishments in Labrador 1536-1632 – A Summary », *Arctic*, 37-4, 1984, p. 515-519; Michael M. BARKHAM, « La industria pesquera en el País Vasco peninsular al principio de la Edad Moderna: ¿una edad de oro? », *Itas Memoria. Revista de estudios marítimos del País Vasco*, 3, 2000, p. 29-75; Brad LOEWEN et Vincent DELMAS, « Les occupations basques dans le golfe du Saint-Laurent, 1530-1760. Périodisation, répartition géographique et culture matérielle », *Archéologiques*, 24, 2011, p. 29-61; Laurier TURGEON, « Codfish, Consumption and Colonization: The Creation of the French Atlantic World during the Sixteenth Century », in C. A. WILLIAMS (dir.), *Bridging the Early Modern Atlantic World: People, Products, and Practices on the Move*, Londres, Ashgate, 2009, p. 33-56; Jacques BERNARD, *Navires et gens de mer à Bordeaux (vers 1400-vers 1550)*, Paris, SEVPEN, 1968; Darlene ABREU-FERREIRA, « Terra Nova through the Iberian Looking Glass: The Portuguese-Newfoundland Cod Fishery in the Sixteenth Century », *Canadian Historical Review*, 79-1, 1998, p. 100-117; George A. ROSE, *Cod: The Ecological History of the North Atlantic Fisheries*, St. John's, Breakwater Books, 2007. 4. Henry Percival BIGGAR (éd.), *The Precursors of Jacques Cartier, 1497-1534: A Collection of Documents Relating to the Early History of the Dominion of Canada*, Ottawa, Government Printing Bureau, 1911, doc. 6, « Various Articles of the Privy Purse Expenses of Henry VII », p. 12. Selon la plus ancienne source dont on dispose, c'est un navire anglais qui, en 1502, rapporta les premiers poissons de Terre-Neuve en Europe, mais les documents conservés montrent que des pêcheries multicommunautaires commencèrent à se former entre 1504 et 1508.

5. Pour une introduction aux pêcheries du *xvi^e* siècle, voir Laurier TURGEON, *Une histoire de la Nouvelle-France. Français et Amérindiens au *xvi^e* siècle*, Paris, Belin, 2019, chap. 1; W. Jeffrey BOLSTER, *The Mortal Sea: Fishing the Atlantic in the Age of Sail*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2012, chap. 1-2; P. E. POPE, *Fish into Wine*, op. cit., p. 11-32; H. A. INNIS, *The Cod Fisheries*, op. cit., chap. 1-2.

6. La distinction est plus claire en anglais que dans les langues romanes comme le français, puisque le terme anglais *Newfoundland* est étymologiquement distinct de *Terra Nova* (expression sur laquelle je reviendrai plus loin). La forme anglaise *New Isle* apparaît en 1498 et celle, plus fréquente, de *Newfoundland* en 1502; or elles restent limitées à certaines sources de langue anglaise tout au long du siècle. Cette question de la distinction entre *Newfoundland* et *Terra Nova* traverse les frontières linguistiques et temporelles. Le français moderne ignore au contraire cette différence, employant *Terre-Neuve* pour

Figure 1 – Carte montrant les dimensions approximatives de Terra Nova au milieu du xvi^e siècle



Source : Carte réalisée par SEH Mapping.

en décrivant sa destination par l'expression « aux terres neuves ». On trouve plusieurs variantes de *Terra Nova* dans les archives européennes du xvi^e siècle. Cela en fait la désignation la plus employée par les marins pour décrire les lieux qu'ils visitaient dans les eaux de l'Atlantique du Nord-Ouest. Comme nous allons le voir, leur manière d'utiliser ce syntagme montre qu'ils percevaient *Terra Nova* comme un espace immense et fluctuant, davantage défini par le mouvement et l'action que par des positions fixes (fig. 1).

désigner l'île de Newfoundland. Cela étant, ma thèse est qu'au xvi^e siècle, *Terre-Neuve* possédait une autre signification – celle-là même que j'étudie dans cet article. C'est au début du xvii^e siècle que le sens large de *Terre-Neuve* s'est perdu en français et que le terme en est venu à désigner la seule île. Il faudrait mener des recherches plus approfondies pour produire une explication complète de cette évolution, mais cette dernière est vraisemblablement le produit de plusieurs facteurs : l'implantation anglaise dans le sud-est de l'île de Newfoundland, la création de la pêcherie de Petit Nord (où travaillaient principalement les Bretons, ce qui assurait aux Français une présence permanente sur l'île) et l'essor des représentations cartographiques de l'Atlantique du Nord-Ouest (les cartographes avaient tendance à donner des noms à des formes terrestres, à des îles par exemple). Vers la même époque et pour des raisons similaires, *Newfoundland* a lui aussi acquis un sens plus restreint. Quand *Terre-Neuve* (et ses variantes orthographiques) apparaît dans les sources citées dans cet article, c'est donc au sens qu'il possédait au xvi^e siècle ; quand je fais référence à son sens moderne, qui ne renvoie qu'à l'île, j'emploie soit l'expression l'île de *Terre-Neuve*, soit le nom de la province moderne, *Terre-Neuve-et-Labrador*.

Partons du principe que la géographie consiste tout autant à élaborer mentalement des mondes qu'à décrire les caractéristiques physiques de la surface de la Terre⁷. Ces constructions, que l'on peut appeler cartes mentales, correspondent aux géographies et aux expériences subjectives du lieu que chacun d'entre nous a en tête. Or les cartes mentales ne sont pas simplement personnelles, elles sont aussi le reflet d'expériences collectives et de savoirs partagés : c'est précisément ce qui fait d'elles des instruments particulièrement puissants pour comprendre le passé⁸. Les mots et les images employés par les acteurs historiques pour représenter des lieux comme l'Atlantique du Nord-Ouest ne reflètent pas une réalité objective, mais l'agencement et la traduction de leurs cartes mentales, leur compréhension subjective des différents espaces. Dès lors, pour appréhender un lieu historique comme Terra Nova, il nous faut partir de la base, c'est-à-dire des comportements et des actions des marins. Cette démarche tend à déterminer comment ces derniers sont à l'origine de conceptions de l'espace et comment, plus largement, ces cartes mentales ont ensuite informé les conceptions européennes du lieu et de la géographie dans l'Atlantique du Nord-Ouest.

Si ces cartes mentales possèdent une telle importance, c'est parce qu'elles apparaissent comme un moyen efficace de décrire le projet européen dans l'Atlantique du Nord-Ouest, tout particulièrement dans les décennies où il prend forme. Jusqu'à présent, historiens et historiennes l'ont souvent abordé en utilisant des termes créés ultérieurement : *Newfoundland*, *Canada*, *Empire britannique* ou *français*. Centrés sur la nation, ces mots sont en fin de compte à la fois de caractère téléologique et sources de confusions spatiales. Réducteurs, ils ne reflètent guère l'expérience effective du travail de la pêche au xvi^e siècle⁹. L'expression *Terra Nova*

7. On trouvera quelques exemples de traitement historiographique de ce problème dans ERNESTO BASSI, *An Aqueous Territory: Sailor Geographies and New Granada's Transimperial Greater Caribbean World*, Durham, Duke University Press, 2016; SHARIKA D. CRAWFORD, *The Last Turtlemen of the Caribbean: Waterscapes of Labor, Conservation, and Boundary Making*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2020; EVIATAR ZERUBAVEL, *Terra Cognita: The Mental Discovery of America*, New Brunswick, Transaction Publishers, [1992] 2003; EDMUNDO O'GORMAN, *The Invention of America: An Inquiry into the Historical Nature of the New World and the Meaning of Its History*, Bloomington, Indiana University Press, 1961; RICARDO PADRÓN, *The Spacious Word: Cartography, Literature, and Empire in Early Modern Spain*, Chicago, The University of Chicago Press, 2004; PAUL STOCK, « History and the Uses of Space », in P. STOCK (dir.), *The Uses of Space in Early Modern History*, New York, Palgrave Macmillan, 2015, p. 1-18. Voir aussi l'excellente analyse de SANDRA PANSELL dans « Of Gods and Monsters: Indigenous Sea Cosmologies, Promiscuous Geographies and the Depths of Local Sovereignty », in P. BOOMGAARD (dir.), *A World of Water: Rain, Rivers and Seas in Southeast Asian Histories*, Leyde, Brill, 2007, p. 71-102.

8. Pour des exemples mettant en évidence cette relation à propos de la zone Pacifique, voir JUDITH BINNEY, « Tuki's Universe », *New Zealand Journal of History*, 38-2, 2004, p. 215-232; MARGARET JOLLY, « Imagining Oceania: Indigenous and Foreign Representations of a Sea of Islands », *The Contemporary Pacific*, 19-2, 2007, p. 508-545.

9. À la suite de Jennifer Lee Johnson, j'emploie l'expression « travail de la pêche » (*fishwork*) et « travailleur de la pêche » (*fishworker*) pour désigner ceux qui récoltent, transforment et vendent le poisson, ainsi que leurs activités. L'expression « travailleur de la pêche », qui souligne la nature commerciale de ce travail, permet donc de le

traduisait au contraire un ensemble complexe d'expériences et de configurations du travail humain, qui constitua à son tour une carte mentale partagée de l'Atlantique du Nord-Ouest, vraisemblablement chargée de sens pour ceux qui s'y rendaient au xvi^e siècle. Ce sens provenait de deux éléments qui seront examinés en détail dans cet article. Premièrement, l'expression *Terra Nova* était liée à la pratique du travail de la pêche, de sorte qu'aller à Terra Nova signifiait concrètement aller pêcher de façon saisonnière dans l'Atlantique du Nord-Ouest. À la différence de nombreux autres noms inventés au xvi^e siècle, il ne s'agissait pas d'une marque de possession – *Terra Nova* ne connotait pas l'aspiration au contrôle tel que *Nouvelle-France* le faisait, par exemple. Au contraire, il s'agissait d'une étiquette liée à une pratique, d'un nom créé par le déplacement et le travail. Deuxièmement, l'expression était suffisamment vague et malléable pour servir aux marins désireux de dissimuler leurs déplacements aux regards extérieurs (que ce soit l'État, l'Église ou leurs concurrents), mais aussi amenés à déplacer leurs activités en fonction des saisons et des conditions météorologiques dans cet Atlantique du Nord-Ouest connu pour ses tempêtes et son instabilité. Pour résumer, l'expression *Terra Nova* avait la double vertu d'exprimer l'expérience vécue du travail de la pêche et de présenter une utilité pratique pour les marins. Bien que la popularité de la formule ait été reconnue dans une partie des travaux historiques consacrés aux débuts de la pêcherie, son usage transnational, ses origines et sa signification chez les Européens du xvi^e siècle n'ont pas reçu l'attention qu'ils méritaient¹⁰. L'examen des sources laissées par les marins montre que ceux-ci étaient parfaitement capables de décrire verbalement les cartes mentales qu'ils utilisaient pour donner sens à l'espace.

Cet article se propose donc à la fois d'expliquer ce que signifiait se rendre à *Terra Nova* au xvi^e siècle et de préciser comment historiennes, historiens et géographes devraient traiter de l'espace et du lieu dans les premières années de

distinguer essentiellement de la pêche de subsistance. Jennifer Lee JOHNSON, « Eating and Existence on an Island in Southern Uganda », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 37-1, 2017, p. 2-23. Dans ses travaux sur les aspects genrés de la pêche à Newfoundland, P. E. Pope défend l'emploi du terme *fisherman/men*. Voir son article « Fisher Men at Work: The Material Culture of the Champ Paya Fishing Room as a Gendered Site », in J. WILLIS (dir.), *Tu sais, mon vieux Jean-Pierre: Essays on the Archaeology and History of New France and Canadian Culture in Honour of Jean-Pierre Chrestien*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2017, p. 43-62.

10. L'emploi de *Terra Nova*, généralement orthographié *Terranova*, s'est diffusé dans certaines parties de la littérature savante, comme substitut de *Newfoundland*, notamment chez ceux qui travaillent sur la participation des Basques espagnols à la pêche. Bien que l'emploi de ce terme soit une bonne chose, celui-ci n'a pas encore été interrogé ou considéré comme faisant partie, plus largement, d'un système européen de pensée géographique. Pour quelques exemples, voir Selma BARKHAM, « The Spanish Province of Terranova », *Canadian Archivist*, 2-5, 1974, p. 73-83; Robert GRENIER, Marc A. BERNIER et Willis STEVENS (dir.), *The Underwater Archaeology of Red Bay: Basque Shipbuilding and Whaling in the 16th Century*, vol. 1, *Archaeology Underwater: The Project*, Ottawa, Parks Canada, 2007; Miren Egaña GOYA, « A Permanent Place in Newfoundland: Seventeenth-Century Basque Tombstones in Placentia », *Newfoundland and Labrador Studies*, 33-1, 2018, p. 172-199; ead., « Basque Toponymy in Canada », *Onomastica Canadiana*, 74-2, 1992, p. 53-74.

l'expansion européenne dans le bassin atlantique. Je montrerai brièvement de quelle manière nous pouvons étudier les cartes mentales des marins du passé avant d'examiner l'origine et l'emploi du syntagme *Terra Nova*, ainsi que ses variantes, chez les marins du xvi^e siècle. Ceux qui s'aventuraient dans l'Atlantique du Nord-Ouest en quête de poissons employèrent l'expression pour décrire cette zone de façon précoce, large et cohérente. La troisième partie de cet article montrera comment *Terra Nova* a fonctionné comme une carte mentale partagée par les marins impliqués dans la pêche – sa localisation, ses frontières et la manière dont les Européens la concevaient. J'espère ainsi mettre en évidence le fait que *Terra Nova* était tout autant une idée qu'un lieu, une idée qui évoluait au gré des réalités environnementales et économiques.

Nous verrons ainsi que *Terra Nova*, idée à la fois vaste, malléable et imprécise, donc source de confusion, reflétait néanmoins les expériences uniques des marins du xvi^e siècle. Au cours des dernières décennies, la région n'a pas fait l'objet d'une attention suffisante de la part des chercheurs et des chercheuses, qu'il s'agisse de ses premières années de fréquentation assidue par les Européens ou de ses dimensions multinationales et transatlantiques. C'est pourquoi il est plus fécond de penser avec le terme *Terra Nova* plutôt qu'avec celui de *Newfoundland*. Pour le dire simplement, l'expression *Terra Nova* était employée par les marins afin de désigner les endroits de l'Atlantique du Nord-Ouest où ils se rendaient pour le travail de la pêche : le lieu de pêche devenait alors une partie de *Terra Nova*. C'étaient la pratique et le savoir des marins qui en constituaient le noyau, non les ambitions géographiques des explorateurs ou des États. Par conséquent, pour reconstituer les cartes mentales qui sous-tendent *Terra Nova*, nous devons nous intéresser aux modes de vie et de travail des marins du xvi^e siècle ainsi qu'à la manière dont ils parlaient de l'espace.

Cartes mentales et histoires spatiales

Les mots employés par les acteurs pour décrire l'espace ainsi que les choix effectués par les scribes pour restituer les représentations de l'Atlantique du Nord-Ouest peuvent nous livrer des enseignements quant à leur conception des lieux. Le terme *Terra Nova* apparaît le plus souvent dans ce que l'on pourrait appeler des textes administratifs : actes notariés, registres portuaires, affaires judiciaires, délibérations de conseils municipaux, procès-verbaux d'interrogatoires et édits royaux. Les marins ou les travailleurs de la pêche, en se présentant devant notaire pour déclarer leurs intentions et leurs expériences, ont ainsi créé des archives textuelles. Ces documents, qui certes ont fait l'objet d'une médiation, révèlent néanmoins des vérités significatives. Lorsqu'en 1517, Juan de Betanços se rendit dans la ville de Pontevedra pour embarquer à bord d'un navire de pêche, le notaire chargé de rédiger son contrat dut indiquer qu'il avait pour destination un endroit nommé « *la Tierra Nueva* » : cette mention prouve que les vaisseaux galiciens avaient rejoint la pêche en plein essor

de l'Atlantique du Nord-Ouest¹¹. Quand, en 1543, des corsaires anglais attaquèrent le port du Havre, le vaillant équipage du navire *La Catherine* partit seul en mer pour les faire fuir : les autorités de la ville durent le dédommager, admettant que son projet d'aller à « terre nefve » avait été réduit à néant à cause de cette attaque¹². Dans les deux cas, l'emploi de *Terra Nova* traduit les choix révélateurs effectués par les marins : exploiter le flou géographique de l'expression pour dissimuler leur destination exacte ; invoquer un univers bien connu de leur profession pour afficher clairement leur intention de récolter du poisson ; adopter explicitement une carte mentale façonnée non par des ambitions impérialistes, mais par l'expérience ouverte et partagée du travail de la pêche.

Les toponymes ne servent pas à décrire l'espace, mais à le créer. Paul Carter et Yi-Fu Tuan ont souligné l'importance des noms dans la construction des lieux¹³. Parce que les noms et les descriptions reflètent l'activité humaine et les interactions avec un environnement, « les lieux n'ont, pour citer Tim Ingold, pas de localisation mais des histoires¹⁴ ». C'est tout particulièrement vrai d'un lieu comme l'Atlantique du Nord-Ouest, dont la fréquentation année après année par les Européens depuis le tout début du XVI^e siècle a construit une histoire de la pensée et de l'action qui s'est manifestée *via* le terme *Terra Nova*. Hieu Phung a récemment montré que les noms, les identités et les géographies des masses d'eau, en particulier, varient en fonction du contexte politique, économique et social, de sorte qu'elles peuvent constituer un prisme privilégié pour visualiser ces transformations¹⁵. Par conséquent, faire l'histoire de ces lieux requiert d'accorder la plus grande attention au choix des mots en se demandant si les termes retenus correspondent bien aux concepts spatiaux employés à un moment précis par une communauté donnée.

Ainsi, pour étudier l'espace de l'Atlantique du Nord-Ouest au début du XVI^e siècle, il faut s'efforcer de ressusciter le point de vue de ceux qui ont bravé les vagues, à travers l'aperçu qu'en donnent parfois les archives. Les informations pratiques relatives au travail en mer – de la navigation jusqu'à la préparation des lignes pour attraper la morue – se transmettaient de génération en génération, par le bouche-à-oreille et l'expérience concrète. Celles-ci pouvaient se révéler d'une extrême complexité¹⁶. Charles O. Frake a clairement établi que, lorsqu'ils fendaient

11. Caroline MÉNARD, *La pesca gallega en Terranova, siglos XVI-XVIII*, Séville, Consejo Superior de Investigaciones Científicas/Universidad de Sevilla/Diputación de Sevilla, 2008, p. 417.

12. Archives municipales du Havre, EE78, 1359-1669 – Armements navals, « 1543. *La Catherine* de Rouen affreté et armé pour le voyage de terre-neuve ».

13. P. CARTER, *The Road to Botany Bay, op. cit.* ; Yi-Fu TUAN, « Language and the Making of Place: A Narrative-Descriptive Approach », *Annals of the Association of American Geographers*, 81-4, 1991, p. 684-696.

14. Tim INGOLD, *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, New York, Routledge, [2000] 2002, p. 219.

15. Hieu PHUNG, « Naming the Red River – Becoming a Vietnamese River », *Journal of Southeast Asian Studies*, 51-4, 2020, p. 518-537.

16. C'est l'interprétation avancée par l'archéologue P. E. Pope, qui voit dans la pêche une industrie vernaculaire, une activité structurée de manière souple, dans laquelle le savoir était développé et transmis au sein de communautés soudées de travailleurs. Voir son livre *Fish into Wine, op. cit.*, p. 21-32. Plus généralement, sur la connaissance du travail de la pêche,

les flots, les marins européens du Moyen Âge pouvaient avoir en tête une multiplicité de cartes complexes du temps et de l'espace – des outils essentiels pour naviguer et survivre en mer, même s'ils étaient rarement explicités par écrit¹⁷. Les marins étaient capables de concevoir et d'articuler des compréhensions de l'espace dotées de multiples couches, qu'ils ne révélaient que sous la contrainte de circonstances adverses. Transmises entre générations et groupes de marins, ces idées abstraites sur l'espace maritime et la forme de l'Atlantique jouèrent un rôle essentiel dans le développement d'un monde atlantique. Le fait que l'expression *Terra Nova* ait été employée dans différentes langues suggère que les communautés maritimes partageaient des informations et des histoires spatiales quelle que soit leur provenance géographique. De nombreux marins ont probablement appris l'existence de Terra Nova par d'autres travailleurs de la pêche ou matelots avant d'avoir eu eux-mêmes l'occasion de traverser l'Atlantique. La large diffusion du terme *Terra Nova* indique que ces industries vernaculaires possédaient une dimension transcommunautaire, ou transnationale, essentielle.

La relation entre usage des mots et cartes mentales peut être observée grâce aux abondantes sources juridiques produites par le travail de la pêche. Toutefois, d'autres sources textuelles et cartographiques font apparaître des noms alternatifs. La majorité des documents du xvi^e siècle relatifs à Terre-Neuve partagent quelques caractéristiques significatives. En règle générale, ils étaient produits dans une poignée de villes côtières des royaumes de France, d'Espagne, du Portugal et d'Angleterre, et se rapportaient directement à des pratiques commerciales et des accords juridiques ; ils étaient rédigés au début ou à la fin du voyage par un scribe officiel chargé d'enregistrer les déclarations des marins et des marchands. Il s'agit, pour l'essentiel, d'une part, de délibérations de conseils municipaux et de contrats notariaux, aujourd'hui conservés dans des archives municipales, et, d'autre part, de documents judiciaires, déposés dans des archives régionales et nationales¹⁸. Bien qu'il soit tentant de prendre ces sources pour argent comptant, elles sont

voir James M. ACHESON, « Anthropology of Fishing », *Annual Review of Anthropology*, 10, 1981, p. 275-316; Bror OLSEN et Trond THUEN, « Secret Places: On the Management of Knowledge and Information about Landscape and Yields in Northern Norway », *Human Ecology*, 41-2, 2013, p. 273-283; Brian M. FAGAN, *Fishing: How the Sea Fed Civilization*, New Haven, Yale University Press, 2017; Gísli PÁLSSON, « Enskilment at Sea », *Man*, 29-4, 1994, p. 901-927; Thorolfur THORLINDSSON, « Skipper Science: A Note on the Epistemology of Practice and the Nature of Expertise », *The Sociological Quarterly*, 35-2, 1994, p. 329-345.

17. Charles O. FRAKE, « Cognitive Maps of Time and Tide among Medieval Seafarers », *Man*, 20-2, 1985, p. 254-270.

18. Je m'appuie ici sur des études menées par d'autres chercheurs et moi-même sur la pêche au xvi^e siècle. La majeure partie des informations fournies dans le présent article provient des archives notariales conservées dans les fonds suivants : Archives départementales (ci-après AD) de la Charente-Maritime (La Rochelle), de la Seine-Maritime (Rouen, Le Havre, Jumièges, Fécamp) et Dieppe), du Calvados (Honfleur), de Loire-Atlantique (Le Croisic), de Gironde (Bordeaux) ; Stadsarchief Amsterdam, Westfries Archief (Hoorn et Enkhuizen). J'utilise en outre des documents consultés aux Archives municipales de Saint-Malo, de Rouen, du Havre, de La Rochelle, de Bayonne, de Ciboure, de Saint-Jean-de-Luz et de Biarritz ; à la British Library ; et aux Nationaal Archief des Pays-Bas à La Haye.

notoirement piégeuses car sujettes aux préjugés et aux pratiques opaques des notaires du xvi^e siècle¹⁹. Cependant, à condition de les utiliser judicieusement, elles fournissent ce que l'on ne trouvera dans aucune autre source : un trésor d'informations qui traversent le temps, l'espace et les statuts sociaux.

À ces archives commerciales des villes s'ajoutent quatre autres grands groupes de sources : premièrement, les cartes du xvi^e siècle, principalement produites au Portugal, en Espagne, en Italie et dans le nord de la France ; deuxièmement, les écrits publiés par des navigateurs, géographes, fondateurs de colonies et naturalistes européens – parmi eux, on compte un certain nombre d'auteurs et d'éditeurs célèbres, tels André Thevet, Jacques Cartier, Stephanus Parmenius, Richard Hakluyt ou Giovanni Battista Ramusio ; troisièmement, les rapports archéologiques rédigés par des chercheurs contemporains qui ont mené des fouilles dans l'est du Canada. Enfin, nous disposons de sources textuelles que l'on peut qualifier d'hétéroclites : notes manuscrites, dessins, lettres, etc., conservés dans des fonds d'archives disséminés à travers l'Europe. Aucun groupe de sources pris isolément ne saurait nous livrer une image complète de l'univers mental des marins européens de cette époque. Au contraire, seule une approche large et comparative peut permettre de reconstituer leurs schémas de pensée et d'expérience. Dès lors, les actes notariés sont un bon moyen d'appréhender les récurrences lexicales sur une vaste étendue temporelle et spatiale, de Lisbonne en 1506 à Amsterdam dans les années 1590. La régularité de l'emploi des variantes de *Terra Nova* dans les documents commerciaux est déjà révélatrice en soi. Mais il y a aussi beaucoup à apprendre de ces moments où les auteurs ou navigateurs de l'élite éprouvent le besoin d'expliquer à leur auditoire des termes comme *Terra Nova*, *Newfoundland* ou encore *bacalaos* – qui désigne la morue salée en espagnol comme en portugais et se voit fréquemment employé comme étiquette géographique. Les cartes utilisant des toponymes (*Terre de Corte-Real*, *Norumbega*) fournissent aussi des informations qui apparaissent rarement dans les contrats commerciaux et les actes de procès. Transparaissent enfin des bribes de réflexions – au sujet des oiseaux, des festivités, de l'espace – dans la myriade de descriptions, de notes et de récits qui sont parvenus jusqu'à nous. Grâce à la reconstitution de ces schémas et à une démarche comparative, nous espérons pouvoir mieux comprendre comment les marins du xvi^e siècle parlaient de l'espace et du travail, et leur manière de les concevoir.

19. Sur ce point, je m'appuie notamment sur les travaux suivants : Donna MERWICK, *Death of a Notary: Conquest and Change in Colonial New York*, Ithaca, Cornell University Press, 1999 ; J. BERNARD, *Navires et gens de mer à Bordeaux...*, *op. cit.* ; Laurier TURGEON, « Pour redécouvrir notre 16^e siècle : les pêches à Terre-Neuve d'après les archives notariales de Bordeaux », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39-4, 1986, p. 523-549 ; Sylvie DESACHY et ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU TARN (dir.), *De la Ligurie au Languedoc. Le notaire à l'étude*, Albi, Un Autre reg'art, 2012.

L'origine de Terra Nova

En 1510, le navire *La Jacquette*, parti du petit port breton de Dahouët, descendait la Seine lorsque se produisit une grave altercation : un marin, Guillaume Dobel, poussa l'un de ses camarades dans le fleuve, où il se noya. En 1513, les amis de Dobel soumièrent à un tribunal de Nantes une pétition en sa défense. Ils expliquaient que l'événement avait eu lieu en Normandie, alors que l'équipage venait « de la ville de Rouan, où lesdits nommez avoient vendu du poysson qu'ilz avoient esté quérir et pescher és parties de la Terre-Neusfve²⁰ ». *Terre-Neusfve*, variante française habituelle de l'expression *Terra Nova*, servait ici à décrire un lieu (les « parties ») lié à la récolte du poisson (« pescher és [...] la Terre-Neusfve »). Les pétitionnaires ne donnaient pas davantage de détails, supposant peut-être l'évidence du sens pour leurs compatriotes bretons.

L'emploi de *Terre-Neusfve* par l'équipage de *La Jacquette* est l'un des premiers dérivés qui nous soit parvenu de l'expression *Terra Nova* pour décrire l'espace de l'Atlantique du Nord-Ouest. Par définition, il n'est pas possible de situer précisément cet espace maritime sur une carte, mais il n'en demeure pas moins éclairant de tenter d'en visualiser l'étendue et l'échelle. Dans un sens large, *Terra Nova* semblait alors désigner les actuels Grands Bancs, la côte de l'île de Newfoundland, le sud du Labrador et le golfe du Saint-Laurent. Elle incluait certainement les territoires de pêche à la baleine et à la morue du sud du Labrador et du détroit de Belle-Île que les Basques appelaient *la Gran Baya*²¹ (fig. 2).

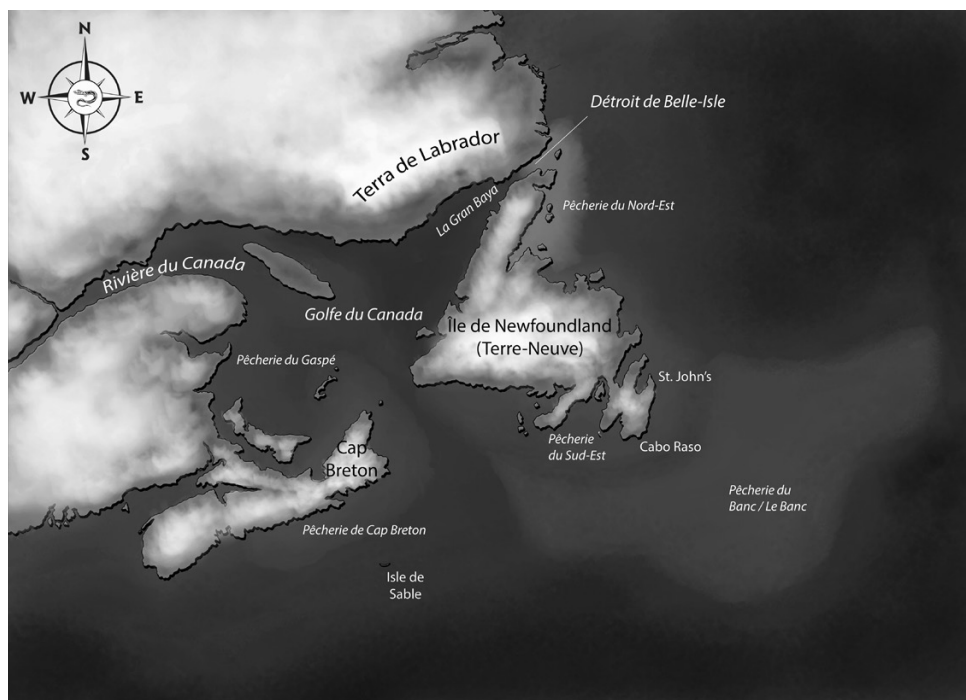
À la fin du XVI^e siècle, les baleiniers basques arrivés à Terre-Neuve s'étaient peut-être aventurés sur le Saint-Laurent jusqu'à l'embouchure du Saguenay²². Et, à partir de la fin du siècle, certains notaires de Biscaye et de Normandie clarifièrent la destination des travailleurs de la pêche en apportant cette importante précision : « terre neufve sur le banc²³ ».

20. H. P. BIGGAR (éd.), *The Precursors of Jacques Cartier...*, *op. cit.*, doc. 35, « Pardon to the Mate of a Newfoundland Fishing-Vessel », p. 116-118, ici p. 117. Le document original se trouve aux AD de Loire-Atlantique, B21, Cours et juridictions, fol. 15r-16v, janv. 1513.

21. Selma de L. BARKHAM, « A Note on the Strait of Belle Isle during the Period of Basque Contact with Indians and Inuit », *Études Inuit Studies*, 4-1/2, 1980, p. 51-58; James A. TUCK et Robert GRENIER, *Red Bay, Labrador: World Whaling Capital A.D. 1550-1600*, St. John's, Atlantic Archaeology, 1989; Brad LOEWEN et Claude CHAPDELAIN (dir.), *Contact in the 16th Century: Networks among Fishers, Foragers, and Farmers*, Gatineau/Ottawa, Canadian Museum of History/University of Ottawa Press, 2016, p. 1.

22. S. BARKHAM, « The Basque Whaling Establishments in Labrador... », art. cit.; Denis LABORDE et Laurier TURGEON, « Le parc de l'Aventure basque en Amérique », *Ethnologie française*, 29-3, 1999, p. 397-408.

23. Par exemple, en mars 1592, le vaisseau *La Marie*, basé à La Tremblade, en Saintonge, quitta La Rochelle pour Terre-Neuve. Il devait faire « un voyage a la Terre Neufve a la pesche des mouluës sur le banc » (AD de la Charente-Maritime, 3 E 203, notaire Bigeard, fol. 89r, 10 mars 1592). Le navire revint au port au mois de septembre.

Figure 2 – Terra Nova au milieu du XVI^e siècle

Source: Carte réalisée par SEH Mapping.

Ainsi indiquaient-ils que cet espace comprenait les immenses territoires de pêche que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de *Grands Bancs*. Au début du XVII^e siècle, certains contrats allaient même jusqu'à spécifier que la pêche se déroulerait « sur le banc, banquerau ou lisle de sable²⁴ ». L'île de Sable est une petite île située à 170 kilomètres à l'est de ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Écosse, et le Banquereau un plateau côtier situé au large de l'île du Cap-Breton²⁵. Cela implique que le concept de Terra Nova finit par s'élargir au sud et au sud-est pour intégrer une grande partie des provinces maritimes du Canada moderne. En totalité, dans son extension la plus vaste, Terra Nova atteignit probablement 2 000 kilomètres d'ouest en est et 1 500 kilomètres du nord au sud. La distance séparant la pointe la plus à l'est des Grands Bancs et le Saguenay (2 000 kilomètres) n'était que légèrement inférieure à celle qui séparait l'extrémité des Grands Bancs de l'ouest de l'Irlande (2 200 kilomètres). Cela faisait de Terra Nova une région potentiellement immense, couvrant une portion substantielle du bassin atlantique, même si ses frontières évoluaient d'année en année.

24. Voir par exemple, AD de la Charente-Maritime, 3 E 221, notaire Cousseau, fol. 66v, 18 avr. 1620. À cette date, *La Marie* et *Le Jacques* quittèrent La Rochelle pour un voyage « de terre-neuve sur le banc banquerau ou lisle de sable ».

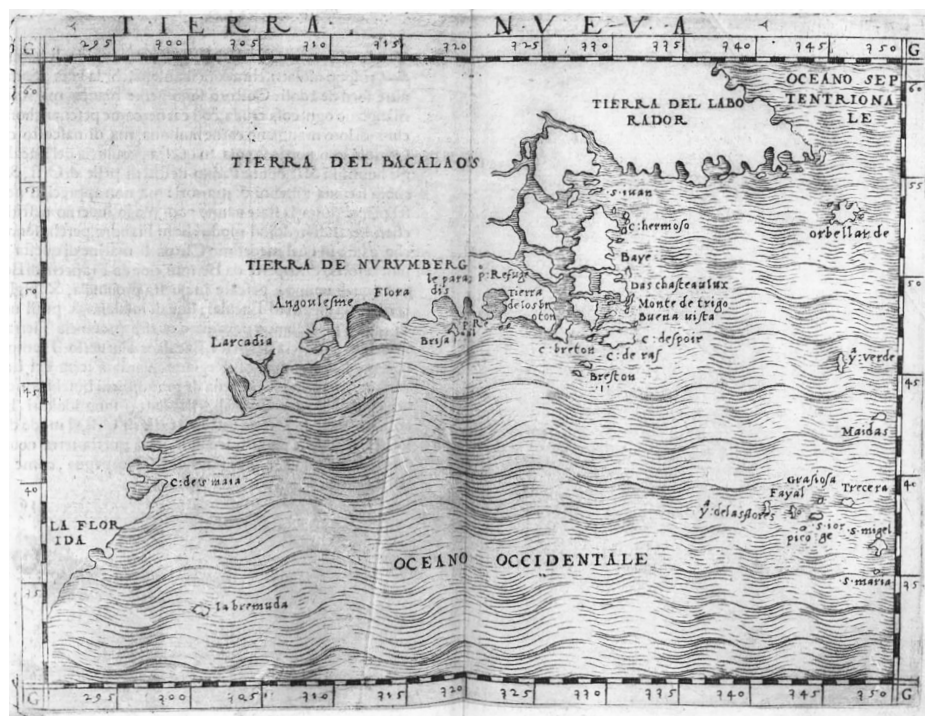
25. MARQ DE VILLIERS et Sheila HIRTLE, *Sable Island: The Strange Origins and Curious History of a Dune Adrift in the Atlantic*, New York, Walker & Co., 2004.

Ces choses-là sont évidentes d'un point de vue rétrospectif et lorsque l'on regarde nos cartes modernes. Mais, en 1513, lorsque l'équipage de *La Jacqueline* déposa sa pétition, la majeure partie des Européens n'avait pas d'idée précise de ce à quoi ressemblait l'Atlantique du Nord-Ouest. Entre le voyage de découverte entrepris par Zuan Caboto en 1497, d'une part, et les expéditions de Miguel Corte-Real ainsi que les diverses traversées effectuées conjointement par des marchands de Bristol et des Açores vers 1500, d'autre part, les navigateurs européens avaient établi un fait indubitable : il existait bel et bien quelque chose, mélange de terre et de mer poissonneuse, à l'ouest des îles britanniques et de l'Islande²⁶. Pour devenir un lieu, cet agglomérat d'expériences et d'observations devait recevoir un nom. Un lieu peut avoir plusieurs noms au fil du temps, voire plusieurs noms en même temps. L'Atlantique du Nord-Ouest aurait pu être aussi bien *Terra Nova* que *New Found Island*, *Newfoundland*, *Bacalaos*, *Norumbega* ou encore *la Terre des Corte-Real*. À un moment ou un autre, il fut chacune de ces choses pour quelqu'un, notamment pour les divers cartographes qui ne s'étaient d'ailleurs jamais rendus sur place. En 1502, un Londonien aisé pensa en toute bonne foi investir dans des expéditions pour un lieu nommé non pas « Newfoundland », mais « the New Found Ile Land » ; quant aux cartographes méditerranéens du milieu du siècle, ils ne paraissaient pas capables de déterminer si Bacalaos était une simple petite île ou recouvrait l'intégralité du littoral de l'Atlantique du Nord-Ouest²⁷. C'est ce type de complexités qui est effacé en désignant cet espace du nom de *Newfoundland* ; or, au début du xvi^e siècle, il n'allait pas du tout de soi que l'île de Newfoundland était le centre de la pêche, ne serait-ce que parce que les Européens ignoraient alors si *Newfoundland* désignait une seule île ou bien un archipel. De nombreuses cartes, telle celle que réalisa le Vénitien Giacomo Gastaldi dans les années 1540, présentaient l'Atlantique du Nord-Ouest comme un ensemble formé de groupes d'îles (fig. 3). Produite en Italie à une époque d'essor de la pêche, cette carte est le reflet des informations contradictoires transmises aux cartographes méditerranéens. Pour être sûrs de ne pas se tromper, certains notaires utilisaient *Terra Nova* au pluriel, *les terres-neufves* ou quelque autre variante, et allaient parfois jusqu'à employer différentes formes

26. Ces expéditions, organisées conjointement par des marchands de Bristol et des colonies açoriennes, employaient souvent des pilotes et des matelots des Açores. Pour les premières expéditions, voir John L. ALLEN, « From Cabot to Cartier: The Early Exploration of Eastern North America, 1497-1543 », *Annals of the Association of American Geographers*, 82-3, 1992, p. 500-521 ; Bernard G. HOFFMAN, *Cabot to Cartier: Sources for a Historical Ethnography of Northeastern North America, 1497-1550*, Toronto, University of Toronto Press, 1961 ; Samuel Eliot MORISON, *The European Discovery of America*, vol 1, *The Northern Voyages, A. D. 500-1600*, New York, Oxford University Press, 1971 ; Peter E. POPE, *The Many Landfalls of John Cabot*, Toronto, University of Toronto Press, 1997.

27. Pour le contexte de 1502, voir David B. QUINN, avec la collaboration d'Alison M. QUINN et Susan HILLIER (éd.), *New American World: A Documentary History of North America to 1612*, vol. 1, *America from Concept to Discovery: Early Exploration of North America*, New York, Arno Press, 1979, p. 110-119.

Figure 3 – Carte de l'Atlantique du Nord-Ouest dans une édition italienne de Ptolémée et représentant l'île de Newfoundland comme un archipel (1548)



Source : Giacomo GASTALDI, *La geografia di Claudio Ptolemeo Alessandrino, tradotta di Greco nell'idioma volgare italiano da Girolamo Ruscelli*, Venise, Giovanni Battista Pederzano, 1548. JCB Map Collection, 08005-1. Avec l'aimable autorisation de la John Carter Brown Library (Providence).

dans le même écrit²⁸. De fait, les marins ne s'étaient guère aventurés sur l'île de Newfoundland au-delà du littoral ; l'intérieur de l'île resta en grande partie *terra incognita* jusqu'au XIX^e siècle²⁹.

Pour saisir le sens et l'emploi spécifiques de *Terra Nova* au XVI^e siècle, ainsi que le rôle clef joué par les marins dans la définition et l'usage de cet espace aquatique, il importe de comprendre la généalogie de l'expression. *Terra Nova*, avec son substantif suivi d'un adjectif, apparaît sous des formes légèrement différentes dans plusieurs

28. En janvier 1576, les notaires Pierre Gonnyer et Jehan Champaigne établissent dans le port normand de Honfleur un contrat pour le navire *Le Jehan*, qui devait partir au printemps pour les « terres neuves ». À l'entrée suivante, au bas de la même page, ils écrivent que le navire *L'Esperance* se rendait à « terre neuve » (AD du Calvados, 8E/6500, fol. 22r-22v).

29. Peter E. POPE, « Chapter Four. Transformation of the Maritime Cultural Landscape of Atlantic Canada by Migratory European Fishermen, 1500-1800 », in L. SICKING et D. ABREU-FERREIRA (dir.), *Beyond the Catch: Fisheries of the North Atlantic, the North Sea and the Baltic, 900-1850*, Leyde, Brill, 2008, p. 123-154, ici p. 123.

langues européennes. Au début du xvi^e siècle, bon nombre de langues européennes étaient encore labiles, marquées par d'importantes variations orthographiques, mais, comme le montrent les archives notariales, la terminologie est assez cohérente dans ce cas précis. Le français *terre-neuve* (souvent orthographié *terre neufve* ou *terre neusfve*), l'espagnol *tierra nueva* ou, plus souvent, *terranova*, le gascon *terre nabe* et l'italien *terra nuova* étaient alors communément employés et, dans la plupart des cas, le sont encore aujourd'hui. Comme ce sont des versions différentes de la même expression et qu'elles possèdent la même racine étymologique, on peut les tenir pour interchangeables : *terre-neufve* est identique à *tierra nova*, elle-même équivalente à *terra nova*. Le fait que l'expression n'ait connu que de légères variations dans une pluralité de langues est un phénomène intéressant en soi : cela semble indiquer qu'elle s'est diffusée rapidement à partir d'une même source. Une formulation alternative, *Nova Terra*, apparaît dans les archives conservées, mais très rarement et seulement au début du xvi^e siècle³⁰. D'après les documents parvenus jusqu'à nous, ce sont des Anglais et des Portugais (y compris des Açoriens), brièvement rejoints par des Normands vers 1506-1509³¹, qui effectuèrent les premiers voyages dans l'Atlantique du Nord-Ouest. C'est un peu avant 1505 que l'expression *Terra Nova* commença à s'imposer chez les marins et les notaires. Bien qu'elle puisse être à la fois latine et portugaise (sa forme étant identique à l'écrit dans ces deux langues), des raisons circonstancielles incitent à lui donner une origine lusitanienne. Entre 1500 et 1502, les frères açoriens Gaspar et Miguel Corte-Real explorèrent la région et rapportèrent de précieuses informations à Lisbonne, qui était alors un important foyer du savoir géographique³². Le premier document connu contenant l'expression *Terra Nova* fut rédigé au Portugal au tournant du xvi^e siècle : en 1502, la Couronne confirma les découvertes effectuées par Gaspar Corte-Real, en les décrivant comme « *Terra Nova* »³³. Ce terme semble avoir été utilisé régulièrement par la suite : en 1506, un décret portugais relatif à la taxation du poisson évoquait

30. Dans un article récent, deux membres du « Cabot Project », Margaret Condon et Evan Jones, ont révélé un nouveau document lié à l'explorateur William Weston qui désigne la région sous le nom de « *nova terre* ». Ils le datent du début de l'année 1501 et soulignent sa proximité avec l'expression *Terra Nova*. Toutefois, ils n'examinent pas pleinement la signification de cette dernière, tout en reconnaissant qu'elle constitue une alternative à *Newfoundland*. Bien que *nova terre* ressemble à *Terra Nova*, l'ordre des mots et le fait que la première expression soit en latin dans un document rédigé dans cette langue la distinguent du terme portugais, qui s'est diffusé après 1501. Aussi doit-on la traiter avec prudence, car il ne s'agit peut-être que d'une occurrence isolée. Voir Margaret M. CONDON et Evan T. JONES, « William Weston: Early Voyager to the New World », *Historical Research*, 91-254, 2018, p. 628-646, ici p. 631.

31. Sur le moment normand, voir Michael WINTROUB, *The Voyage of Thought: Navigating Knowledge across the Sixteenth-Century World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017.

32. Voir aussi la carte réalisée en 1511 par Vesconte Maggiolo, citée ci-dessous, n. 67. Sur Corte-Real, voir H. P. BIGGAR (éd.), *The Precursors of Jacques Cartier...*, *op. cit.*, docs. 21-24a, p. 59-70 et doc. 27, p. 92-96; et S. E. MORISON, *The European Discovery of America*, vol. 1, *op. cit.*

33. H. P. BIGGAR (éd.), *The Precursors of Jacques Cartier...*, *op. cit.*, doc. 24, « Royal Confirmation to Michael Corte Real of the Lands Granted to Him by His Brother Gaspar, 1502 », p. 67-70, ici p. 68.

« les pêcheries de *Terra Nova* »³⁴. D'une manière générale, *Terra Nova* est employé plus fréquemment en portugais qu'en latin et, au cours de cette période décisive, il existait un lien évident entre l'Atlantique du Nord-Ouest et les activités commerciales portugaises. Par la suite, l'expression pourrait avoir traversé les frontières linguistiques poreuses de l'Europe de l'Ouest³⁵. *Terre neufve* apparaît en 1508 en Normandie dans le cadre d'un procès et, la même année, *Terra Nova* figure sur une carte réalisée à Rome par un cartographe nord-européen³⁶. On trouve *Tierra Nova* dans un document aragonais de 1511, puis *Terre Neufve* dans des documents bretons datés de 1513-1514³⁷. Les Basques parlaient de *Terres Naves* en 1512, bientôt rejoints par les Galiciens faisant voile vers *Terra Nueva* en 1517³⁸. Au cours de la décennie suivante, il est fréquent que, dans les sources anglaises, le terme courant *New-found-land* soit remplacé par le mot *Newland*, traduction directe de *Terra Nova*. Et dès 1520 en Angleterre, la morue conservée était connue sous le nom de « poisson de Newland³⁹ ». Les marins bretons pourraient avoir été les principaux vecteurs de l'adoption de ce mot dans le nord-ouest de l'Europe. En 1511, la Couronne d'Aragon énonçait clairement que, pour se rendre à *Tierra Nueva*, il était préférable d'avoir des Bretons pour pilotes⁴⁰. Ces derniers, qui tenaient peut-être l'expression de marins portugais, l'adoptèrent dans la première décennie du XVI^e siècle, au moment où ils acquéraient la plus grande notoriété en tant que

34. *Ibid.*, doc. 28, « A Tax Laid on Newfoundland Cod in Portugal, 1506 », p. 96-97, ici p. 96.

35. Les liens entre marins bretons et portugais semblent avoir été particulièrement importants. Voir à ce propos Henri TOUCHARD, *Le commerce maritime breton à la fin du Moyen Âge*, Paris, Les Belles Lettres, 1967 ; A. H. DE OLIVEIRA MARQUES, « Bretanha e Portugal no século XV », *Arquipélago – Revista da Universidade dos Açores*, 1-1, 1995, p. 21-28.

36. Pour le procès de 1508, voir Rouen, AD de la Seine-Maritime, série 001B, Parlement de Normandie, n° 324, 21 oct. 1508. Pour la carte, datée de 1507-1508, voir Johannes RUYSCH, *Universalior Cogniti Orbis Tabula Ex Recentibus Confecta Observationibus*, Rome, Bernardinus Venetus de Vitalibus, 1508, Providence, John Carter Brown Library, département des cartes, <https://jcb.lunaimaging.com/luna/servlet/s/fnjc1m> ; Gregory C. MCINTOSH, *The Johannes Ruysch and Martin Waldseemüller World Maps: The Interplay and Merging of Early Sixteenth Century New World Cartographies*, Long Beach, Plus Ultra Publishing, 2012.

37. Pour l'Aragon, voir H. P. BIGGAR (éd.), *The Precursors of Jacques Cartier...*, *op. cit.*, doc. 32, « Warrant of Queen Joanna to Juan de Agramonte Covering the Agreement with King Ferdinand for a Voyage to Newfoundland », p. 102-107, ici p. 102. Pour Nantes, voir AD de Loire-Atlantique, B21, Cours et juridictions, fol. 15r-16r, janv. 1513. Pour Beauport, voir Saint-Brieuc, AD des Côtes d'Armor, H 69, abbaye Notre-Dame de Beauport (1198-1790).

38. Pour Capbreton, voir Archives municipales de Capbreton, CC 5. Pour la Galice, voir C. MÉNARD, *La pesca gallega en Terranova...*, *op. cit.*, p. 417.

39. Un document d'État daté de 1520, qui traite de la préparation de deux navires pour un voyage en Irlande, fait référence à l'achat de « 200 Newland fish » (*Letters and Papers, Foreign and Domestic, of the Reign of Henry VIII: Preserved in the Public Record Office, the British Museum, and Elsewhere in England*, éd. par J. S. Brewer, vol. 3, 1^{re} partie, 1519-1521, Londres, Longman, Green, Longman, & Roberts, 1867, n° 800, « Costs of Preparing the Two Galleys for Transporting the Earl of Surrey into Ireland », p. 279).

40. H. P. BIGGAR (éd.), *The Precursors of Jacques Cartier...*, *op. cit.*, p. 109.

travailleurs de la pêche⁴¹. Quelle que soit la manière dont ce terme s'est diffusé, *Terra Nova* devient à partir des années 1520 l'expression la plus usitée pour désigner l'Atlantique du Nord-Ouest dans la totalité des archives conservées. Même à Bristol, dont les marins sont réputés avoir « découvert » ce qu'ils appelèrent les *New-found-islands*, les registres portuaires de 1516-1517 font état de deux navires de pêche, l'un breton, l'autre normand, arrivant non pas de Newfoundland, mais de « Terra Nova⁴² ».

Pourquoi une *Nouvelle Terre* ? Dans les premières sources écrites connues, on trouve déjà des variantes de *Nouvelle Île* et de *Terre neuve* pour désigner les territoires découverts par les Européens dans le nord-ouest de l'Atlantique⁴³. À l'origine, l'expression renvoie à une ambition : les documents royaux l'utilisent pour désigner des îles et terres nouvelles, récemment découvertes et encore inexplorées, dans l'objectif de se les approprier et de les exploiter. Si *Terra Nova* était peut-être conçue au départ comme une formule générique, le temps que la représentation de l'Atlantique du Nord-Ouest puisse se préciser, le nom est resté. Comme l'ont montré Stephanie Pettigrew et Elizabeth Mancke, des variantes sont apparues ailleurs dans la zone atlantique à la fin du XVI^e siècle et au XVII^e siècle, par exemple *Novaya Zemlya* dans l'Arctique⁴⁴. Mais l'expression ne s'est imposée nulle part comme elle l'a fait pour l'Atlantique du Nord-Ouest. Elle ne désignait pas non plus, comme dans le cas étudié ici, des espaces maritimes, mais une île et un continent. Il se pourrait même (mais nous n'en aurons sans doute jamais la certitude) que, dans ce contexte, *Terra Nova* soit empreint d'une certaine ironie : si elle constituait au départ un raccourci pour désigner les rêves terrestres des explorateurs, l'expression fut ensuite reprise par les marins pour désigner des eaux qui leur étaient familières.

41. Sur les liens entre Bretons et Portugais, voir H. TOUCHARD, *Le commerce maritime breton...*, *op. cit.* ; A. H. DE OLIVEIRA MARQUES, « Bretanha e Portugal no século XV », art. cit.

42. Le 1^{er} octobre 1516, le *Frances* de Saint-Brieuc et, le 10 septembre 1517, le *Kateryn* de Honfleur déchargèrent leur cargaison de poissons. L'un et l'autre venaient, selon les sources, de *Terra Nova*. Susan FLAVIN et Evan T. JONES, « Bristol 'Particular' Customs Account, 1516/17 », 3 avr. 2009, transcription et traduction du compte rendu rédigé à propos de Bristol pour les années 1516-1517 par le contrôleur « particulier » de l'Échiquier, Kew, The National Archives, E122/21/2, <http://hdl.handle.net/1983/1297> (ici, colonnes 13-14 et 3515-3516). Dans leur analyse de ces archives, les éditeurs traduisent cette expression par « Nouveau Monde ». Comme nous le verrons plus loin, cette interprétation prête à confusion. La base de données conserve le terme original, *Terra Nova*. Voir *id.*, *Bristol's Trade with Ireland and the Continent 1503-1601: The Evidence of the Exchequer Customs Accounts*, Dublin, Four Courts Press, 2009.

43. Par exemple, H. P. BIGGAR (éd.), *The Precursors of Jacques Cartier...*, *op. cit.*, doc. 6, « *new Isle* » et « *New Ilande* », p. 12 ; doc. 7, « *ixole nove* », p. 13 ; et doc. 8, « *insule nove* », p. 15.

44. Stephanie PETTIGREW et Elizabeth MANCKE, « European Expansion and the Contested North Atlantic », *Terrae Incognitae*, 50-1, 2018, p. 15-34. Les autrices indiquent que les Hollandais appelaient Spitsbergen/Svalbard *Nieuw Landt*, mais il semble que cette expression a été rapidement remplacée par ses noms les plus courants. *Novaya Zemlya* est le nom russe moderne, traduction littérale de *Terre neuve*.

Les chercheuses et chercheurs contemporains, prenant l'expression trop littéralement, tendent à exagérer la nouveauté (*nova*) de cet espace maritime dans l'esprit des marins européens. Voilà des décennies que les historiens s'accrochent aux extravagantes descriptions fournies par une poignée de colons, d'explorateurs, de promoteurs de la colonisation (principalement anglais) et insistent sur la nouveauté et l'abondance de ces territoires⁴⁵. À leur suite, ils ont, consciemment ou non, mis l'accent sur la nouveauté – nouveau monde, nouvelles richesses, nouvelles opportunités, nouvelles terres⁴⁶. Or, en vérité, la plupart des marins n'étaient pas du tout impressionnés par Terra Nova : c'était un lieu froid et dangereux, brièvement fréquentable pendant les mois les plus chauds et à éviter le reste de l'année. Les Anglais, qui furent les premiers à évoquer l'abondance du poisson et à rapporter des prises, furent en fait les derniers à s'engager de manière systématique dans la pêche au xvi^e siècle : au grand dam de partisans tels qu'Anthony Parkhurst, ce n'est qu'après les années 1570 que la flotte de pêche anglaise dépassa quelques dizaines de navires pour devenir une concurrente sérieuse à Terra Nova⁴⁷. Le *gran capitano* qui racontait avoir visité la pêche dans le célèbre recueil de récits géographiques de Ramusio livra une description sèche et pratique de Terra Nova où n'apparaissait

45. Jeffrey Bolster l'a fait très explicitement. Dans la partie de *The Mortal Sea* intitulée « Assessing Abundance » (« Évaluer l'abondance »), il explique la réaction des Européens face à la quantité, la variété et la qualité de la faune marine dans l'Atlantique du Nord-Ouest, qui, selon lui, contrastaient avec la raréfaction supposée des réserves de poissons en Europe : « Les voyages des explorateurs étaient donc des voyages dans l'espace autant que dans le temps – dans le temps écologique : leurs descriptions étaient le reflet non seulement de l'abondance américaine, mais aussi de l'appauvrissement des systèmes côtiers européens [...] rien d'autre n'explique la stupéfaction des [premiers explorateurs]. [...] Plus rien de ce qu'ils avaient tenu pour acquis n'avait de sens » (J. BOLSTER, *The Mortal Sea*, *op. cit.*, p. 34-48, ici p. 45). Cette idée a récemment trouvé écho auprès d'une équipe d'historiens des pêcheries, qui considèrent les premières évocations de Caboto faisant état d'abondantes réserves de poissons comme le début d'une « Révolution de la pêche » et les emploient pour développer une approche quantitative de l'histoire de la pêche au xvi^e siècle : voir Poul HOLM *et al.*, « The North Atlantic Fish Revolution (ca. AD 1500) », *Quaternary Research*, 108, 2022, p. 92-106.

46. Laurier Turgeon est allé jusqu'à avancer que « *New Land* [*Terra Nova*] évoquait les origines mythiques d'un territoire vierge, exempt du péché originel. [...] Ce terme exprimait l'espoir d'atteindre l'utopie du paradis terrestre ». Image merveilleusement poétique, où l'on voit l'île et les eaux de Terra Nova sortir de l'Atlantique comme un cadeau du ciel pour offrir des opportunités et des richesses faciles à tous ceux qui traversent la mer. Voir L. TURGEON, « Codfish, Consumption, and Colonization... », *art. cit.*, p. 49.

47. Keith MATTHEWS, « A History of the West of England-Newfoundland Fishery », thèse de doctorat, University of Oxford, 1968 ; Gillian T. CELL, *English Enterprise in Newfoundland, 1577-1660*, Toronto, University of Toronto Press, 1969 ; David H. SACKS, *The Widening Gate: Bristol and the Atlantic Economy, 1450-1700*, Berkeley, University of California Press, 1991. Sur Parkhurst, voir David B. QUINN, avec la collaboration d'Alison M. QUINN et Susan HILLIER (éd.), *New American World: A Documentary History of North America to 1612*, vol. 4, *Newfoundland from Fishery to Colony: Northwest Passage Searches*, New York, Arno Press, 1979, p. 7.

pas la moindre idée de nouveauté et d'abondance⁴⁸. Quant au navigateur et auteur Jean Alfonse, il comparait la région non pas à l'Éden mais à l'Espagne, précisant seulement qu'elle comptait « force pescheries »⁴⁹. Certes, les eaux de l'Atlantique du Nord-Ouest possédaient de gigantesques réserves de poissons. Mais il en allait de même du littoral islandais et de la mer du Nord, ainsi que d'innombrables autres endroits de l'océan⁵⁰. Selon un marin portugais, au large du Rio do Ouro, sur le littoral du Sahara occidental, on pouvait récolter assez de poisson pour remplir un navire en seulement quatre heures de pêche à la ligne à main⁵¹. Dans son journal de voyage, le marchand vénitien Alessandro Magno, s'émerveillant de la quantité de poisson disponible dans les années 1560 le long des côtes espagnoles, en parlait en des termes emphatiques⁵² que l'on associe normalement à Newfoundland. Dans les années 1570, les Hollandais appelaient « Montagne d'or »⁵³ la pêcherie de harengs de la mer du Nord. La région de l'Atlantique du Nord-Ouest n'était donc pas aussi *nova* que les historiens contemporains ont pu le supposer.

Une fois adoptée par les marins, l'expression *Terra Nova* fut employée tout au long du premier siècle de pêche. En 1508, l'un des premiers documents évoquant un navire en partance pour le nord-ouest de l'Atlantique, les actes d'un procès normand impliquant un navire breton, employait la formule « a la terre neufve »⁵⁴. La tournure est remarquablement similaire à celle que l'on trouve sous la plume de notaires de La Rochelle et de Honfleur, près d'un siècle plus tard, dans les

48. Giovanni Battista RAMUSIO, *Delle nauigationi et viaggi [...]*, vol. 3, Venise, Luca Antonio Giunti, 1556, p. 423-434. Pour des extraits, voir William GILBERT, « Beothuk-European Contact in the 16th Century: A Re-evaluation of the Documentary Evidence », *Acadiensis*, 40-1, 2011, p. 24-44.

49. Jean ALFONSE, *Les voyages auantureux dv capitaine Jan Alfonse, Sainctongois*, éd. M. de Saint-Gelais, Poitiers, J. de Marnef, 1559, p. 27.

50. Pendant une grande partie du XVI^e siècle, la plupart des Européens associaient la morue à l'Islande, aux Shetland et à la Norvège plutôt qu'à Terra Nova. Dans les années 1590 – soit près d'un siècle après l'essor de la pêcherie de Terre-Neuve –, un manuel militaire anglais recommandait encore que les soldats mangent « de la morue des shotland [Shetland] » pour conserver leurs forces et leur santé. William GARRARD, *The Arte of Warre: Beeing the Onely Rare Booke of Myllitarie Profession [...] Corrected and Finished by Captaine Hichcock*, [Londres], [John Charlewood et William Howe ?] for Roger Warde, 1591, p. 362.

51. G. B. RAMUSIO, *Delle nauigationi et viaggi [...]*, vol. 1, *op. cit.*, 1550, p. 301.

52. Alessandro MAGNO, « Account of Alessandro Magno's journeys to Cyprus, Egypt, Spain, England, Flanders, Germany and Brescia, 1557-1565 », Washington, Folger Shakespeare Library, MS V.a.259.

53. La citation originale provient de *Visboek* d'Adriaen Coenen, écrit dans les années 1570. Sur ce texte, voir Christiaan VAN BOCHOVE, « Chapter seven. The 'Golden Mountain': An Economic Analysis of Holland's Early Modern Herring Fisheries », in L. SICKING et D. ABREU-FERREIRA (dir.), *Beyond the Catch*, *op. cit.*, p. 209-243; Floris P. BENNEMA et Adriaan D. RIJNSDORP, « Fish Abundance, Fisheries, Fish Trade and Consumption in Sixteenth-Century Netherlands as Described by Adriaen Coenen », *Fisheries Research*, 161, 2015, p. 384-399.

54. Rouen, AD de la Seine-Maritime, série 001B, Parlement de Normandie, n° 324, 21 oct. 1508.

années 1590: « un voyage de la terre neufve »⁵⁵. Dans l'intervalle, on rencontre des milliers d'exemples semblables dans des contrats de prêt, des chartes-parties, des affaires judiciaires, des contrats de vente, des documents fiscaux, etc. Ces textes reflètent les déclarations officielles effectuées par les marchands et les marins quant à leurs activités dans l'Atlantique. Par exemple, *Terra Nova* est employé dans les dépositions fournies par des marins basques dans le cadre de deux enquêtes menées à Guipúzcoa en 1542 et en 1554. Dans l'enquête de 1542, le matelot Robert Lefant assurait à un scribe avoir été embauché pour « aller pêcher la morue à Terre-Neuve [*para Terra Noba*]⁵⁶ ». En 1554, des notaires enregistrèrent la déposition de Martin de Hua, originaire de Saint-Sébastien, qui reconnaissait avoir attaqué des travailleurs de la pêche bretons quelque part « dans un port de Terre-Neuve [*de Tierrenueva*] [...] dans la partie nord de Terre-Neuve [*de la parte de Norte de Tierrenueva*]⁵⁷ ». De façon significative, ce n'est que dans les années 1590 que des références à la région commencent à apparaître dans les registres notariaux d'Amsterdam: c'est que les marchands et marins hollandais ne rejoignirent la pêcherie qu'au bout de quasiment un siècle. Quand les notaires d'Amsterdam durent enregistrer le nom du lieu où se rendaient les travailleurs de la pêche, dans une ville très éloignée de Lisbonne et longtemps après la période de confusion géographique du début du XVI^e siècle, les scribes employèrent l'expression *terre neufve* pour décrire l'Atlantique du Nord-Ouest – reproduisant parfois à l'identique le nom français⁵⁸. Cette graphie pourrait indiquer que les marchands hollandais tenaient leurs informations sur la région des marins francophones, qui employaient évidemment le terme qui leur était le plus familier.

Deux autres sources attestent que l'expression *Terra Nova* n'était pas seulement utilisée par les scribes, mais aussi par les travailleurs de la pêche eux-mêmes. Dans les années 1540, un matelot normand anonyme rédigea un court mémorandum sur la dernière page d'un guide de navigation manuscrit⁵⁹. En deux brefs paragraphes

55. AD de la Charente-Maritime, 3 E 203, notaire Bigeard, 1592; AD du Calvados, 8E/6510, notaires Pierre Debaonne et Jehan Robinet, 1598.

56. Henry Percival BIGGAR, *A Collection of Documents Relating to Jacques Cartier and the Sieur de Roberval*, Ottawa, Public Archives of Canada, 1930, doc. 212, « Examination of Newfoundland Sailors Regarding Cartier », p. 447-467.

57. Une copie du rapport relatif à cette agression se trouve dans la collection Vargas Ponce du Musée de la marine de Madrid (coll. Vargas Ponce, livre I, n° 18). L'original est conservé à l'Archivo histórico provincial de Guipúzcoa, JD IM/2/12/11. Pour cet article, je me suis servi de la transcription réalisée par l'historien français Édouard Ducéré dans son ouvrage *Histoire maritime de Bayonne. Les corsaires sous l'Ancien Régime*, Bayonne, E. Hourquet, 1895, appendice 1, p. 333-344.

58. Voir, par exemple, Stadsarchief Amsterdam, 75/99-101, 10 oct. 1596, navire *de Zeeridder*, parti à « Terra Neuf » pour acheter du poisson.

59. AN., « Regyme pour congnoistre la latitude de la region et aussi la haulteur de la ligne equinoxiale sur nostre horizon », Paris, Bibliothèque nationale de France, mss français 24269. Ce texte fut probablement rédigé au milieu des années 1540, peut-être en 1544 si l'on en juge par les dates contenues dans l'almanach. On ne connaît pas avec certitude l'identité de son auteur, plusieurs possibilités ayant été évoquées, par exemple le marchand Jean Cordier. Sur le contexte normand, voir Michel MOLLAT DU JOURDIN, *Le commerce maritime normand à la fin du Moyen Âge. Étude d'histoire économique et sociale*, Paris, Plon, 1952; Charles BRÉARD et Paul BRÉARD (éd.), *Documents relatifs à la marine*

visiblement écrits à la hâte, le marin se laissa une note « pour la terre-neufve » indiquant les meilleurs moyens de reconnaître le plateau continental situé au large des côtes et nommé, alors comme aujourd'hui, les Grands Bancs – notamment, chercher les oiseaux –, où il avait laissé ses navires la saison précédente (pour les conserver, il les avait coulés dans le port de Renew). Une décennie plus tard, en 1559, un marchand breton anonyme griffonna dans son petit carnet de comptes « les noms des mariniers de [son] naffvire pour terre neuffve⁶⁰ ». Ces deux documents, de la main de marins familiers de la pêche, étaient destinés à un usage personnel : il s'agit de notes prises à la va-vite, non de documents officiels.

Ce sont peut-être de tels usages qui ont poussé l'explorateur et géographe Thevet à parler, dans l'un de ses nombreux ouvrages, du « pays que le vulgaire appelle Terre Neuve, qui dès le commencement qu'elle fut descouuerte iusques à ce iourd'hui, a porté et porte encore ce nom⁶¹ ». Thevet soulignait souvent que ses textes se fondaient sur des entretiens avec des marins, surtout bretons, et son emploi du mot « vulgaire » reflète la manière dont, au xvi^e siècle, on qualifiait la pensée et la parole populaires. Au cours des années 1570, Parkhurst décrivait à son mécène Richard Hakluyt la zone en ces termes : « les nombreux navires qui vont à Terra Nova, ou Newfoundland, pour chercher du poisson ». Cela laisse entendre que si un géographe comme Hakluyt connaissait l'endroit sous le nom de *Newfoundland*, la plupart étaient plus familiers avec celui de *Terra Nova*⁶².

Tandis que les sources textuelles attestent que les marins recouraient fréquemment au syntagme *Terra Nova*, les cartographes du xvi^e siècle n'employaient guère l'expression, qui n'apparaît que sur une poignée de cartes – principalement sur celles réalisées par le Vénitien Gastaldi. Le plus souvent, on le rencontre sous d'autres noms et à propos d'autres configurations spatiales. En règle générale, les cartographes et géographes de l'époque organisaient et nommaient l'Atlantique du Nord-Ouest de deux façons. La première consistait à désigner les différentes parties de la région par les noms que leur avaient donnés les navigateurs en mission officielle, en particulier pour marquer la propriété. Dans ce cas, en effet, le nom servait, ou du moins cherchait à revendiquer et délimiter l'espace contrôlé par les Européens. Ainsi les voyages de Giovanni da Verrazzano et Jacques Cartier donnèrent-ils naissance à deux toponymes : la Nouvelle-France, bientôt fixée au niveau de la vallée du Saint-Laurent, et le royaume imaginaire de Norumbega, dont la situation géographique resta en revanche largement indéterminée⁶³. Les premières cartes de l'actuel Newfoundland lui donnent des noms

normande et à ses armements aux xvi^e et xvii^e siècles pour le Canada, l'Afrique, les Antilles, le Brésil et les Indes, Rouen, A. Lestringant, 1889.

60. AD des Côtes d'Armor, 1 E, 1573-1606, 2783, fol. 35.

61. Roger SCHLESINGER et Arthur STABLER (éd.), *André Thevet's North America: A Sixteenth-Century View*, Kingston, McGill-Queen's University Press, [1986] 2014, p. 54.

62. D. B. QUINN, A. M. QUINN et S. HILLIER (dir.), *Newfoundland from Fishery to Colony*, *op. cit.*, p. 7.

63. Ce lieu étrange et mythique ne cessa de figurer sur les cartes pendant une grande partie du xvi^e siècle. Voir Kirsten A. SEAVER, « Norumbega and *Harmonia Mundi* in Sixteenth Century Cartography », *Imago Mundi*, 50-1, 1998, p. 34-58.

hétéroclites : « Terre découverte par les Anglais », « Terre du roi du Portugal », « Terre du Labrador »⁶⁴. Contrairement à l'expression *Terra Nova*, très répandue, le mot *Newfoundland* ainsi que l'emploi de l'île elle-même comme repère de la pêcherie étaient ignorés en dehors de quelques cartes et textes anglais. L'île ne fut pas toujours connue sous ce nom. Jusque dans la seconde moitié du siècle, les géographes, les cartographes, parmi d'autres, faisaient souvent référence à l'« île de la morue », l'« île de Bacalaos », et même à la mystérieuse « île aux démons »⁶⁵. Pendant la majeure partie du XVI^e siècle, les Européens ne savaient pas si Newfoundland était une île ou bien un archipel⁶⁶.

Ces représentations contradictoires de l'espace apparaissaient parfois sur la même carte. En 1511, l'illustre cartographe génois Vesconte Maggiolo acheva un atlas couvrant la totalité du globe⁶⁷. Réalisée à Naples mais fondée sur l'expérience acquise par Maggiolo à Gênes, avant-poste de la science cartographique de l'époque, la carte intégrait les toutes dernières connaissances relatives à l'Atlantique Sud et aux Amériques⁶⁸. Dans le coin nord-ouest de l'Atlantique, le cartographe attirait l'attention sur la « Terre des Anglais », la « Terre du Labrador du roi du Portugal », la « Terre de Corte-Real du roi du Portugal » et la « Terre de la pêche » (fig. 4) – quatre expressions pour décrire ce qu'à peu près à la même époque, les camarades du marin breton Dobel résumaient dans la formule « *Terre-Neusfve* ». Les termes choisis par Maggiolo étaient tout à fait caractéristiques de la manière dont les cartographes méditerranéens, allemands, portugais, espagnols et français voyaient l'Atlantique du Nord-Ouest au XVI^e siècle : un mélange de noms issus de l'exploration, des revendications territoriales des rois et de la production marchande⁶⁹.

64. Chet VAN DUZER et Lauren BECK, *Canada before Confederation: Maps at the Exhibition*, Wilmington, Vernon Press, 2017 ; Derek HAYES, *America Discovered: A Historical Atlas of North American Exploration*, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2004.

65. Alban BERSON, « L'île aux démons : cartographie d'un mirage », *Borealia: Early Canadian History*, oct. 2018, <https://earlycanadianhistory.ca/2018/10/24/lile-aux-demons-cartographie-dun-mirage/> ; C. VAN DUZER et L. BECK, *Canada before Confederation*, op. cit. ; R. SCHLESINGER et A. STABLER (éd.), *André Thevet's North America*, op. cit.

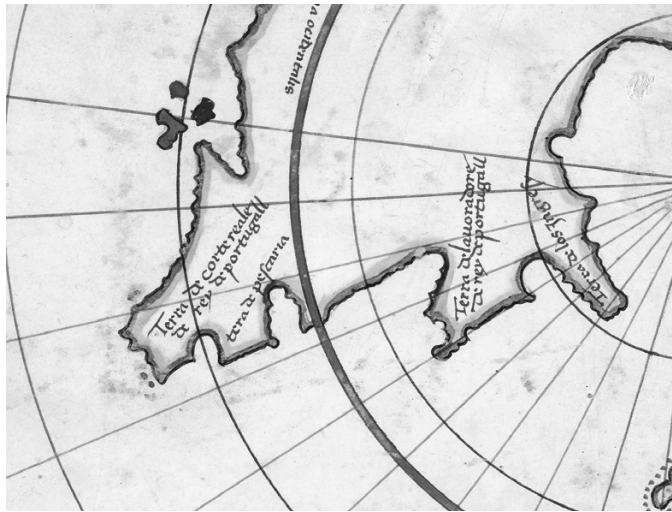
66. Frank LESTRINGANT, *Le livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 151-177.

67. Providence, John Carter Brown Library, département des cartes, 3-Size Codex Z 2, Vesconte DE MAGGILOLO, [*Carte du monde*], Naples, 1511.

68. Gregory C. MCINTOSH, *The Vesconte Maggiolo World Map of 1504 in Fano, Italy*, Long Beach, Plus Ultra, 2013 ; Massimo QUAINI, « Cartographic Activities in the Republic of Genoa, Corsica, and Sardinia in the Renaissance », in D. WOODWARD (dir.), *The History of Cartography*, vol. 3, *Cartography in the European Renaissance*, 1^{re} partie, Chicago, The University of Chicago Press, 2007, p. 854-873 ; G. C. MCINTOSH, *The Johannes Ruysch and Martin Waldseemüller World Maps*, op. cit.

69. Pour une utile vue d'ensemble de la cartographie concernant Newfoundland et le Canada, agrémentée de plusieurs exemples détaillés, voir le récent recueil dirigé par C. Van Duzer et L. Beck, *Canada before Confederation*, op. cit. ; William Francis GANONG, *Crucial Maps in the Early Cartography and Place-Nomenclature of the Atlantic Coast of Canada*, éd. par T. E. Layng, Toronto, University of Toronto Press, 1964.

Figure 4 – Détail de la carte de 1511 de Maggiolo montrant l'Atlantique du Nord-Ouest



Source: Vesconte DE MAGGIOLO, [Carte du monde], [portulan], Naples, 1511. Avec l'aimable autorisation de la John Carter Brown Library (Providence).

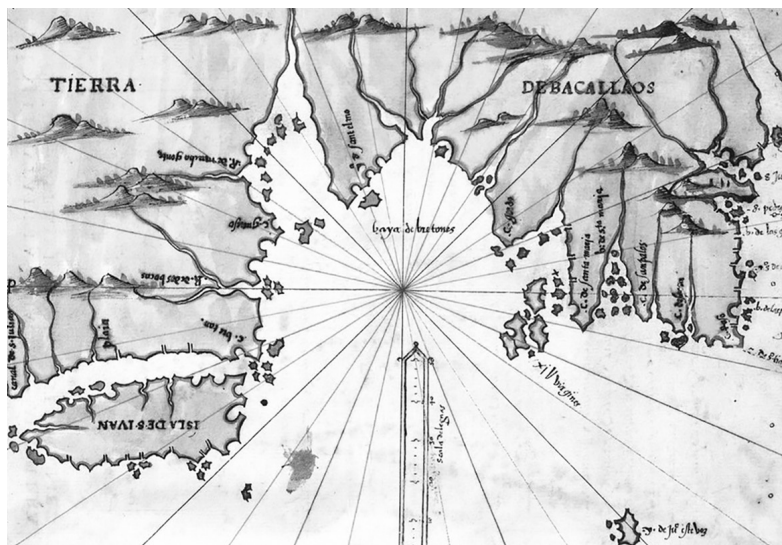
La seconde approche, qui devint de plus en plus courante au fil du siècle, consistait tout simplement à nommer l'intégralité de l'Atlantique du Nord-Ouest d'après son principal produit d'exportation, la morue. Le mot *Bacalaos* ou *Bacalhau*, qui désigne en espagnol et en portugais la morue salée et séchée, était le plus répandu : pour de nombreux consommateurs européens et méditerranéens, la morue venait, littéralement, d'un lieu nommé *morue salée* sur les cartes. Ce nom apparaît dès 1508 sur une carte réalisée par Johannes Ruysch, mais, selon des sources ultérieures, c'est à Sébastien Caboto, fils de Zuan Caboto, qu'en reviendrait, à la même époque, la paternité⁷⁰. À l'origine, *Bacalaos* désignait une île, mais chez les géographes espagnols, portugais et méditerranéens, le terme renvoyait parfois à toute la côte de l'Atlantique du Nord-Ouest, parfois seulement à une portion de la région⁷¹. Par exemple, dans un ouvrage sur les îles daté du milieu du xvi^e siècle, le cartographe Alonso de Santa Cruz appelait « *Tierra de Bacallaos* » l'ensemble de la côte de l'Atlantique du Nord-Ouest (fig. 5)⁷².

70. G. C. McINTOSH, *The Johannes Ruysch and Martin Waldseemüller World Maps*, *op. cit.*. Pour l'emploi du terme dans une lettre du roi d'Espagne à Cabot, voir H. P. BIGGAR (éd.), *The Precursors of Jacques Cartier...*, *op. cit.*, doc. 34, « Sebastian Cabot Consulted about Newfoundland », p. 115-116.

71. Pour des exemples, voir C. VAN DUZER et L. BECK, *Canada before Confederation*, *op. cit.*, p. 36 et 68-69. Voir aussi l'exemple de Champlain qui, au début du xvii^e siècle, emploie *bacalao* pour désigner une petite île : Miren Egaña GOYA, « Presencia de los pescadores vascos en Canadá s. xvii: Testimonio de las obras de Samuel de Champlain (1603-1633) », *Zainak. Cuadernos de Antropología-Etnografía*, 33, 2010, p. 375-392, ici p. 384.

72. ALONSO DE SANTA CRUZ, *Islario general de todas las islas del mundo*, Madrid, Biblioteca nacional de España, Ms Res. 38 (1539-1560), fol. 298r.

Figure 5 – « Tierra de Bacallaos »



Source : Extrait de Alonso DE SANTA CRUZ, *Islario general de todas las islas del mundo*, s. l., 1539-1560, fol. 298r. Madrid, Biblioteca nacional de España, MS Res. 38. Image reproduite avec l'aimable autorisation de la Library of Congress World Digital Library (Washington DC).

Il n'existe qu'un seul autre exemple de vaste région ayant reçu son nom d'une marchandise, le Brésil, que les Portugais baptisèrent d'après le bois de teinture du même nom. Le terme *Bacalaos* a mené une sorte de vie parallèle à celui de *Terra Nova*, apparaissant sur les cartes tout au long du XVI^e siècle avant de disparaître au cours du XVII^e siècle. Mais le premier n'a jamais été employé aussi fréquemment et largement que le second. Au demeurant, il n'est pas certain que *Bacalaos* ait, comme *Terra Nova*, désigné un espace cohérent : cartographes et géographes avaient tendance à l'appliquer de manière aléatoire à des côtes et des îles différentes, et à des terres plutôt qu'à la mer. De façon significative, *Bacalaos* apparaît rarement dans des sources écrites liées aux marins, et peu de travailleurs de la pêche semblent avoir considéré qu'ils pêchaient la morue à Bacalaos. On a là une preuve supplémentaire de la coexistence, au XVI^e siècle, de conceptions concurrentes des nouveaux espaces⁷³.

D'après les sources, ces noms alternatifs n'ont jamais connu la fortune de *Terra Nova*. Cela s'explique, selon moi, par le fait que cette expression n'était pas seulement une autre manière de nommer l'Atlantique du Nord-Ouest ; elle représentait une idée différente de l'espace qu'elle désignait. Les cartographes voulaient donner des noms à des terres et à des îles – des lieux qu'il était possible de

73. Pour une bonne analyse de *bacalao* en tant que toponyme, voir M. E. GOYA, « Basque Toponymy in Canada », art. cit., p. 55-57. L'article contient un certain nombre d'exemples d'emploi de *bacalao* sur les cartes conservées et dans les textes géographiques. Sur l'étymologie de *bacalaos*, voir Joan COROMINES, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, vol. 1, A-C, Berne, Editorial Francke, 1954, p. 358-359.

revendiquer, de s'approprier, d'exploiter. Les marins semblent avoir préféré un terme suffisamment souple pour correspondre au travail mobile et flottant qu'ils effectuaient dans l'Atlantique du Nord-Ouest. Terra Nova n'était pas un lieu fixe dont on pouvait revendiquer la propriété, mais un lieu de pêche: c'est ce qui le rendait bien plus utile aux marins qu'aux cartographes.

Terra Nova comme action et comme expérience

Que signifiait se rendre à Terra Nova ? Dans les années 1540, le marin normand anonyme cité plus haut assure que la présence des oiseaux en signalait l'approche. Quand, au bout d'environ un mois de navigation, un navire arrivait dans l'Atlantique du Nord-Ouest, le marin aguerri devait rechercher « grands bends de faulqnetz et aussi de grandes bends de petis oyselletz qui sappellent marmyons vous serez den-vyron a quarante lieues du banc ». Lorsque les oiseaux disparaissaient, expliquait-il, c'est que l'on avait enfin atteint les Grands Bancs; on pouvait alors jeter une ligne de sonde pour déterminer la profondeur de l'eau⁷⁴. Parmenius, poète hongrois envoyé à Terra Nova en 1583 pour faire la chronique du voyage de Sir Humphrey Gilbert, associait lui aussi la région à la faune, à la météorologie et au climat. Selon lui, on avait atteint Terra Nova quand on se heurtait à un brouillard infini, à une pluie battante, à des vents violents, quand le poisson laissé trop longtemps à sécher brûlait au soleil et quand on apercevait les premiers icebergs, même au mois de mai⁷⁵. Voici comment il mettait en garde son lectorat anglais:

*Certains de nos compagnons ont rapporté qu'au mois de mai, ils se sont retrouvés bloqués pendant seize jours entiers dans une énorme quantité de glace, certains icebergs faisant soixante brasses de profondeur; et quand leurs flancs exposés au soleil fondaient, la masse tout entière basculait, comme si elle était fixée à une sorte de pivot, si bien que le haut se retrouvait alors en bas, mettant en grand danger les personnes à proximité, comme vous pouvez aisément l'imaginer*⁷⁶.

Mais, tout en se plaignant du temps et des risques de la pêche, Parmenius résumait ce qui faisait le prix de ce périple: on était arrivé à Terra Nova quand on trouvait « *piscium inexhausta copia* », une inépuisable réserve de poissons.

Pour d'autres marins, c'étaient les hommes qui faisaient Terra Nova. Alayn Moyne, pilote breton qui, en 1536, guida jusqu'à Terra Nova les vaisseaux

74. AN., « Regyme pour congnoistre la latitude... », doc. cit. *Faulqnetz* correspond sans doute à *fauconnet*. On ne sait pas quel genre d'oiseau désigne le mot *marmyons*. L'identité de l'auteur de ces passages sur Terre-Neuve n'a pu être établie (un nom est écrit sur la dernière page du carnet, au milieu de plusieurs croquis).

75. Stephanus PARMENIUS, *The New Found Land of Stephen Parmenius: The Life and Writings of a Hungarian Poet, Drowned on a Voyage from Newfoundland, 1583*, éd. et trad. par D. B. Quinn et N. M. Cheshire, Toronto, University of Toronto Press, [1972] 1981.

76. *Ibid.*, p. 70.

de l'aventurier anglais Richard Hore, savait qu'il était arrivé quand il se retrouvait de nouveau parmi ses compatriotes. Tandis que l'équipage anglais passait ses journées à pêcher dans de petits bateaux au large des côtes, Moyne se promenait sur les plages, allant « sur terre parmi les Bretons ses compatriotes et s'amusait avec eux pendant un jour ou deux⁷⁷ ». Chaque année, de mai à août, les marins bretons se trouvaient infailliblement à Terra Nova: si cette présence procurait à Moyne du réconfort, elle lui coûta cependant cher puisque, de retour à Londres, il fut accusé d'abandon de poste. Clément de Odeliça, marin basque espagnol qui était à Terra Nova en 1542 et témoigna, la même année, dans l'enquête de Guipúzcoa, savait que lui et son équipage étaient arrivés à Terra Nova lorsqu'ils rencontraient les communautés autochtones (probablement des Innus du sud du Labrador): il racontait en effet « que de nombreux Indiens affluaient vers son navire dans la Grande Baie [*Gran Baya*] et qu'ils mangeaient et buvaient ensemble, et qu'ils étaient en excellents termes, et que les Indiens leur donnaient des peaux de cerf et de loup en échange de haches, de couteaux et d'autres brouillilles⁷⁸ ». Dans sa déposition devant la même cour, Lefant remarquait en passant qu'à Terra Nova, « les gens font commerce de peaux de martre et d'autres peaux, et ceux qui s'y rendent apportent toutes sortes d'objets en fer. Et que les Indiens comprennent n'importe quelle langue, le français, l'anglais, le gascon et leur propre langue⁷⁹. » Après environ quarante ans de fréquentation régulière par les marins européens, Lefant se sentait à Terra Nova comme chez lui. En somme, c'était un lieu que les marins ne voyaient pas seulement comme un point sur une carte, mais comme une série d'expériences: certains oiseaux, une météo particulièrement désagréable, des compatriotes et une communauté autochtone toujours présente. À leur tour, ces expériences traçaient les contours de Terra Nova et définissaient ce qui en faisait partie ou non.

Terra Nova était quelque chose d'artificiel, un espace créé par l'action humaine et lié au comportement des marins du début du XVI^e siècle. Après tout, c'est cela, un lieu: une idée de l'espace et des relations spatiales que nous créons par nos actions et nos mots⁸⁰. Il fallait fabriquer Terra Nova et l'imposer au monde. Ce faisant, les travailleurs de la pêche créèrent une réalité intelligible aux autres marins. Les personnes, les oiseaux, les côtes, le brouillard, la banquise, les souvenirs et les expériences: tels étaient les éléments constitutifs du sens du lieu construit par les Européens. Car Terra Nova était décidément un lieu, un espace délimité sur la carte mentale de nombreux Européens. C'était une destination où l'on pouvait se rendre, une pêcherie différente de l'Islande, de l'Irlande et de bien d'autres. Mais les lieux sont choses subjectives,

77. D. B. QUINN, avec la collab. d'A. M. QUINN et S. HILLIER (éd.), *America from Concept to Discovery*, *op. cit.*, doc. 148-152, p. 206-214.

78. H. P. BIGGAR, *A Collection of Documents...*, *op. cit.*, doc. 212, « Examination of Newfoundland Sailors Regarding Cartier », p. 446-467. Pour le témoignage d'Odeliça, voir *ibid.*, p. 459-464.

79. *Ibid.* Pour le témoignage de Lefant, voir *ibid.*, p. 448-454.

80. Je m'appuie ici sur T. INGOLD, *The Perception of the Environment*, *op. cit.*; P. CARTER, *The Road to Botany Bay*, *op. cit.*; Ricardo PADRÓN, « Mapping Plus Ultra: Cartography, Space, and Hispanic Modernity », *Representations*, 79-1, 2002, p. 28-60; Y.-F. TUAN, « Language and the Making of Place », art. cit.; S. PANNELL, « Of Gods and Monsters », art. cit.

changeantes. Terra Nova n'était pas une réalité fixe: ce n'était ni un point ni une zone bien définie situable sur les coordonnées d'une carte, mais un terme suffisamment malléable pour renvoyer à une énorme portion de l'Atlantique du Nord-Ouest.

Cette caractérisation ne suffit pas à expliquer le fonctionnement de Terra Nova. Les recherches menées sur l'espace permettent de pousser plus loin l'interprétation. La conception de Terra Nova chez les marins du xvi^e siècle correspond plus largement à la manière dont les anthropologues et les archéologues comprennent la construction humaine de l'espace et du lieu. Un lieu n'existe pas en soi, mais est toujours à créer: nous le créons en agissant. Autrement dit, les actions produisent des savoirs qui produisent des lieux. Le déplacement et le travail en sont les éléments unificateurs. Comme l'écrit T. Ingold, «*nous connaissons en avançant, d'un lieu à un autre [...]. [L]a connaissance que l'on a de l'environnement se forme continûment, au cours même des déplacements que l'on effectue en son sein*⁸¹». Alfred Gell a brillamment étudié les différences entre la navigation au moyen d'une carte mentale et la navigation au moyen de l'expérience vécue. Il a aussi démontré que les deux sont inséparables: bien que l'expérience nous permette de produire des routes navigables, nous devons aussi être capables de situer notre position sur une carte mentale à mesure que nous nous déplaçons⁸². Nous employons nos expériences, les souvenirs de nos déplacements, pour concevoir des lieux et des cartes mentales afin de naviguer entre ces lieux et en leur sein. Parfois, ces cartes mentales survivent sous une forme écrite ou cartographique, mais ce n'est pas toujours le cas. Comme l'a montré Ricardo Padrón, ce rapport à la cartographie et à la navigation, fondé sur l'expérience du déplacement, structurerait la manière dont les Espagnols concevaient les espaces coloniaux des Amériques⁸³. À mon sens, il peut aussi contribuer à expliquer le fonctionnement de Terra Nova en tant que carte mentale inséparable de ce que A. Gell appelle «*la maîtrise pratique fondée sur des images*» que possédaient les marins opérant dans l'Atlantique du Nord-Ouest⁸⁴.

Ces images mentales, forgées par le déplacement et l'action, deviennent lieu. Mais comment le déplacement devient-il un espace qui pourra ensuite être articulé sous forme de carte mentale? On peut s'appuyer ici sur les théories du paysage, acclimatées aux espaces aquatiques. María N. Zedeño a défendu avec force la thèse selon laquelle il faut voir le monde comme un ensemble de paysages constitués de repères (*landmarks*), perçus comme des points particuliers d'interaction entre les humains et la nature (les arbres, les routes, les plages, les mines, etc.). Ces repères étant les «*'pages'* de l'histoire des usages de la terre et des ressources [...], on peut définir le *paysage* comme le réseau des interactions entre les personnes et les repères⁸⁵».

81. T. INGOLD, *The Perception of the Environment, op. cit.*, p. 229-230 (souligné dans l'original).

82. Alfred GELL, «*How to Read a Map: Remarks on the Practical Logic of Navigation*», *Man*, 20-2, 1985, p. 271-286.

83. R. PADRÓN, «*Mapping Plus Ultra*», art. cit.

84. A. GELL, «*How to Read a Map*», art. cit., p. 282.

85. María Nieves ZEDEÑO, «*On What People Make of Places: A Behavioral Cartography*», in M. B. SCHIFFER (dir.), *Social Theory in Archaeology*, Salt Lake City, University of Utah Press, 2000, p. 97-112, ici p. 107.

Bien que M. Zedeño emploie un langage terrestre (en anglais, « *landscape* »), elle décrit une expérience (*landmarks*) qui façonne une image de l'espace à partir de laquelle il est possible de former une carte mentale. Le processus qu'elle analyse correspond à merveille au fonctionnement de Terra Nova : paysage maritime constitué d'expériences, de repères, tels les oiseaux des Grands Bancs ou la plage de Caprouge. Le travail de M. Zedeño complète l'approche novatrice de Christer Westerdahl en avançant le concept de « paysage culturel maritime », qui « signifie *l'utilisation humaine (l'économie) de l'espace maritime par les bateaux : l'implantation, la pêche, la chasse, le transport et les sous-cultures correspondantes*⁸⁶ ». Articulant preuves matérielles et culturelles, ce concept propose un outil compréhensif à l'usage de l'archéologie, tout particulièrement de l'archéologie sous-marine, qui vise à saisir les espaces que cette discipline étudie par analogie et par contraste avec les paysages terrestres. À l'instar de la notion de paysage théorisée par M. Zedeño, le paysage culturel maritime tel que C. Westerdahl le définit est constitué de repères et de souvenirs, tous liés à l'action en mer. Pour franchir une étape supplémentaire, j'avancerai qu'un tel paysage – ensemble de repères maritimes – constituait le socle des cartes mentales formées par les marins du xvi^e siècle dans l'Atlantique du Nord-Ouest.

Les sites et les expériences constitutifs de Terra Nova étaient intégralement liés au travail de la pêche. C'étaient les baies et les bancs, les plateaux et les îles, les plages et les falaises, les nids d'oiseau et les ruisseaux d'eau douce observés et utilisés chaque été par les marins européens. Ces sites étaient construits de bien des manières, car le travail de la pêche impliquait une multitude de tâches différentes, qui déterminaient à leur tour une multitude d'espaces différents. Les zones rocheuses étaient utilisées pour sécher au soleil la morue salée, les plages pour lancer les navires de pêche quand les camps étaient installés au-delà du littoral. Pour ceux qui travaillaient sur les Grands Bancs pour chercher la « morue verte » (préparée à bord des bateaux), c'était la mer elle-même qui formait le point de repère principal, puisqu'il arrivait que les équipages ne posent jamais le pied sur le rivage⁸⁷. En vertu de cette étroite association entre le travail de la pêche et l'Atlantique du Nord-Ouest, le terme *Terra Nova* était souvent, tout au long du xvi^e siècle, apparié avec une déclinaison du verbe « pêcher ». Dans les registres notariaux des ports francophones, par exemple, les formules les plus usitées étaient « voyage de terre neuve à la pesche », « aux terres neufves en la pescherie » ou d'autres variantes⁸⁸. Dès 1506, les registres portugais évoquaient « les pêcheries de Terra Nova [*das pesquerias da*

86. Christer WESTERDAHL, « The Maritime Cultural Landscape », *The International Journal of Nautical Archaeology*, 21-1, 1992, p. 5-14, ici p. 5 (souligné dans l'original).

87. Pour une description des pratiques du métier, voir Charles DE LA MORANDIÈRE, *La pêche française de la morue à Terre-Neuve du xv^e siècle à nos jours. Son importance économique, sociale et politique*, Paris, EPHE, 1967 ; P. E. POPE, « Transformation of the Maritime Cultural Landscape », art. cit. ; Olaf U. JANZEN, « The Logic of English Saltcod: An Historiographical Revision », *The Northern Mariner/Le marin du nord*, 23-2, 2013, p. 123-134.

88. Cette formule était omniprésente dans les contrats d'*obligation*, d'*avittaillement* et de *congé* qui forment l'essentiel des documents des archives notariales et municipales. Sur le langage des notaires, voir L. TURGEON, « Pour redécouvrir notre 16^e siècle », art. cit. ; J. BERNARD, *Navires et gens de mer à Bordeaux... , op. cit.*

Terra Nova]⁸⁹». La déclaration « je vais à Terra Nova » était un équivalent fonctionnel de « je vais pêcher ». Ce schéma linguistique traduit l'idée d'un espace variable et défini par la capacité à accomplir une certaine action. Autrement dit, Terra Nova se trouvait là où l'on pouvait récolter du poisson : un port pouvait être intégré à Terra Nova non parce qu'il y était situé, mais parce qu'il servait à la pêche.

Terra Nova fut donc créée par les voyages dans l'Atlantique du Nord-Ouest et le travail de la pêche. Ce processus a en partie déjà été identifié par d'autres : ainsi Peter E. Pope, s'appuyant sur les travaux de C. Westerdahl et de M. Zedeño, a-t-il affirmé qu'« entre 1500 et 1800, les pêcheurs européens ont créé des paysages culturels maritimes bien distincts à Newfoundland et dans le golfe du Saint-Laurent⁹⁰ ». Or son approche souffre d'insuffisances qui empêchent de bien comprendre Terra Nova. Selon lui, il existe une relative continuité entre 1500 et 1800, alors que, à mon sens, le xvi^e siècle occupe une place à part. Il pose en outre que la salle de pêche (*fishing room*, un poste de pêche établi sur le rivage) constituait l'élément essentiel du paysage culturel maritime dans l'Atlantique du Nord-Ouest. Si cette affirmation est exacte pour le xvii^e siècle, aucun élément ou presque ne l'atteste pour le siècle précédent. Quoi qu'il en soit, ce n'était que l'un des repères à travers lesquels les Européens interagissaient avec le paysage. En outre, la focalisation sur la salle de pêche met l'accent sur le littoral au détriment de la mer. La conception du paysage culturel maritime de Newfoundland de P. E. Pope est donc, en dernière instance, terrestre, liée à des lieux spécifiques situés sur la carte, à la fois parce qu'il insiste sur l'importance de ces structures et parce qu'il emploie le toponyme moderne *Newfoundland*. *Quid* des travailleurs de la pêche qui n'utilisaient pas ces salles – à l'instar des Normands qui passaient l'été sur les Grands Bancs, restaient au large et préparaient la morue verte sans jamais poser le pied sur le rivage ? *Quid* de la haute mer où les baleiniers basques pourchassaient leur proie ? *Quid* des colonies d'oiseaux que les marins européens pillaient pour se nourrir, activité indispensable pour assurer le fonctionnement le plus élémentaire de la pêcherie ? *Quid* des baies, des ports naturels et des plages où les Innus, les Micmacs et les Inuits se rassemblaient pour commercer avec les travailleurs de la pêche ? Il est nécessaire de développer une conception élargie de ces sites d'exploitation, terrestres et maritimes, repères constitutifs du paysage culturel et, *in fine*, de la carte mentale de Terra Nova. Les cabanes de pêche, les stations de dépeçage des baleines, les bancs au large, les colonies d'oiseaux, les plaques de glace, les canoës, les *chalupas*, les navires, grands et petits – tous ces éléments étaient partie intégrante de la manière dont les marins appréhendaient l'espace. C'était donc un ensemble d'activités, et non une sorte de bicoque, qui définissait les repères et les paysages de l'Atlantique du Nord-Ouest au xvi^e siècle.

Une telle conception de l'espace, profondément enracinée dans l'expérience et le travail, ne pouvait être créée que par les marins européens qui s'aventuraient chaque été dans la région. La plupart des travailleurs de la pêche se rendaient à Terre-Neuve pendant plusieurs saisons, et des familles ainsi que des villes portuaires

89. H. P. BIGGAR (éd.), *The Precursors of Jacques Cartier...*, *op. cit.*, doc. 28, « A Tax Laid on Newfoundland Cod in Portugal, 1506 », p. 96-97.

90. P. E. POPE, « Transformation of the Maritime Cultural Landscape », *art. cit.*, p. 124.

entières pouvaient être liées à la pêche saisonnière, ce qui leur permettait de développer une compréhension intime des espaces maritimes dans lesquels travaillaient leurs proches et leurs voisins. Ces marins-là n'étaient pas encore la masse hétéroclite de marins prolétariés que l'on connaîtrait plus tard dans le monde atlantique⁹¹. D'une manière générale, les équipages de pêche étaient de taille réduite, recrutés localement, parfois par le biais de liens familiaux au sein des communautés côtières⁹². Il était fréquent que les navires de pêche comptent aussi des *grumetes*, de jeunes garçons servant d'apprentis à des hommes plus âgés, déjà habitués à la vie en mer (et qui, pour la plupart, avaient entre la vingtaine et la quarantaine). Ces jeunes garçons assistaient parfois des travailleurs de la pêche ayant acquis sur plusieurs décennies une connaissance intime des côtes et des mers de Terra Nova, qu'ils pouvaient ensuite transmettre à d'autres. En 1610, Samuel de Champlain rencontra de « vieux mariniens » à Tadoussac, sur le Saint-Laurent. Ces derniers s'émerveillaient de conditions météorologiques que l'on n'avait pas vues depuis plus de soixante ans⁹³. Grâce à une formation pratique, au bouche-à-oreille et à la circulation de l'information au sein des villes portuaires, les marins pouvaient cultiver, transmettre et conserver le savoir du travail et du lieu dans l'Atlantique du Nord-Ouest.

L'écologue Fikret Berkes a fait valoir que le travail répété pendant de longues années dans un paysage particulier produit un savoir localisé et détaillé qui forme une « écologie sacrée » permettant aux communautés de mieux gérer les ressources naturelles⁹⁴. Pour les marins européens de l'Atlantique du Nord-Ouest, sacrée, cette relation l'était au sens littéral du terme : comme l'a montré Miren Egaña Goya, à partir du XVI^e siècle, les travailleurs de la pêche basques se firent administrer les derniers sacrements et enterrer sur les côtes de Terra Nova⁹⁵. Ces processus de familiarisation,

91. Marcus REDIKER, *Les forçats de la mer. Marins, marchands et pirates dans le monde anglo-américain, 1700-1750*, trad. par F. Alpi, Paris, Libertalia, [1987] 2010 ; *id.*, *Les hors-la-loi de l'Atlantique. Pirates, mutins et flibustiers*, trad. par A. Blanchard, Paris, Éd. du Seuil, [2014] 2017 ; Paul C. VAN ROYEN, Jaap BRUIJN et Jan LUCASSEN (dir.), *Those Emblems of Hell? European Sailors and the Maritime Labour Market, 1570-1870*, Liverpool, Liverpool University Press, 1997. On trouvera un meilleur point de comparaison dans l'ouvrage de Daniel VICKERS et Vince WALSH, *Young Men and the Sea: Yankee Seafarers in the Age of Sail*, New Haven, Yale University Press, 2005.

92. Voir la liste d'équipage conservée aux AD des Côtes d'Armor, 1 E, 1573-1606, 2783. Voir aussi Romain GRANCHER, « Fishermen's Taverns: Public Houses and Maritime Labour in an Early Modern French Fishing Community », *International Journal of Maritime History*, 28-4, 2016, p. 671-685.

93. « Le 26 du mois arrivâmes à Tadoussac, où il y avoit des vaisseaux qui y estoient arrivés dès le 18, ce qui ne s'estoit veu il y a plus de 60 ans, à ce que disoient les vieux mariniens qui voguent ordinairement audit pays » (Samuel DE CHAMPLAIN, *The Works of Samuel de Champlain*, vol. 2, 1608-1613, éd. par H. P. Biggar, trad. par J. Squair et W. F. Ganong, Toronto, Champlain Society, 1925, p. 117).

94. Fikret BERKES, *Sacred Ecology: Traditional Ecological Knowledge and Resource Management*, Philadelphie, Taylor and Francis, 1999.

95. M. E. GOYA, « A Permanent Place in Newfoundland », art. cit. Pour des éléments attestant les rites d'enterrement chrétiens, voir Lori M. WHITE, « The Saddle Island Cemetery: A Study of Whalers at a Sixteenth-Century Basque Whaling Station in Red Bay, Labrador », mémoire de master, Memorial University of Newfoundland, 2015.

à la fois écologiques et sacramentels, jouèrent un rôle essentiel dans l'histoire du lieu. En 1521, la guilde des drapiers de Londres soulignait qu'il fallait consulter les marins « ayant l'expérience et la pratique de ladite île et de ses environs, ainsi que la connaissance de ses terres, des itinéraires à emprunter sur la mer pour s'y rendre et en revenir, comme la connaissance des havres, des rades, des ports, des criques, des dangers et des bancs que présentent cette côte et ses environs⁹⁶ ». Ce message s'adressait aux personnes qui connaissaient la différence subtile entre un havre, un port, une rade et une crique, aux personnes susceptibles de détenir des informations précises sur les nombreux bancs rocheux et les innombrables dangers de l'Atlantique du Nord-Ouest. L'une de ces personnes n'était autre que le marin normand anonyme qui, dans les années 1540, évoquait les navires qu'il avait abandonnés à Terra Nova, en précisant qu'ils se trouvaient « au havre de Jeh[an] denys dict Rongoust⁹⁷ ». Le même disait avoir laissé des bateaux dans un « cul-de-sac » et d'autres dans une « anse-a-main » de la rivière qui se jetait dans le port – ces deux termes désignant des types de méandre. Dans le témoignage qu'il livra à Guipúzcoa, Lefant affirmait avec assurance qu'avec d'autres matelots basques, il avait visité Brest, port de la côte sud du Labrador, et Caprouge, dans le nord de l'île de Terre-Neuve, et décrivait de mémoire le littoral et les ports aux autorités castillanes⁹⁸. Le travail créait de la familiarité, et la familiarité façonnait les conceptions de l'espace.

Si Terra Nova était le produit de l'expérience et de l'observation, elle procédait néanmoins entièrement de perspectives européennes. L'ensemble des sites de pêche qu'elle englobait étaient des lieux où travaillaient des Basques, des Bretons, des Normands, des Portugais et d'autres marins venus de l'autre côté de la mer. Quant aux communautés autochtones, elles restaient à la périphérie de l'expérience des Européens, alors que dans les Caraïbes, en Amérique centrale, en Amérique du Nord, au Brésil et ailleurs encore, celles-ci se trouvaient au centre des interactions européennes avec l'espace. Les relations étaient complexes, délicat équilibre entre un intérêt mutuel dans l'échange de biens (des objets métalliques contre des fourrures, le plus souvent) et maintien d'une distance délibérée⁹⁹. En règle générale, les Premières Nations (et plus tard les Inuits) font des apparitions aléatoires

96. H. P. BIGGAR (éd.), *The Precursors of Jacques Cartier...*, *op. cit.*, doc. 61, « A Projected Voyage to Newfoundland », p. 136.

97. AN., « Regyme pour congnoistre la latitude... », doc. cit. Il s'agit vraisemblablement du port de Renewes, dans la péninsule d'Avalon, qui a reçu son nom d'un marchand-aventurier normand qui visita la région vers 1508.

98. H. P. BIGGAR (éd.), *A Collection of Documents*, *op. cit.*, doc. 212, « Examination of Newfoundland Sailors Regarding Cartier », p. 448-454.

99. De récentes recherches archéologiques ont montré l'étroitesse des liens culturels et commerciaux entretenus entre les communautés des Premières Nations et les travailleurs de la pêche. Néanmoins, au XVI^e siècle, ces échanges entre les deux groupes étaient limités sur le plan des schémas de comportement, de la diffusion des savoirs et des relations sociales. Voir Jack BOUCHARD, « 'Gens sauvages et estranges': Amerindians and the Early Fishery in the Sixteenth-Century Gulf of St. Lawrence », in C. CAMPBELL, E. MACDONALD et B. PAYNE (dir.), *The Greater Gulf: Essays on the Environmental History of the Gulf of St. Lawrence*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2020, p. 35-68; Marcel MOUSSETTE, « A Universe under Strain: Amerindian Nations in North-Eastern

et souvent nébuleuses dans les documents dont nous disposons ; les recherches archéologiques récentes se sont surtout focalisées sur la période postérieure à 1580 (lorsqu'il est possible de dater les sites)¹⁰⁰. Certains marins basques disaient avoir franchement fraternisé avec les Innus dans la *Gran Baya*, quand Bretons et Basques ont probablement rencontré chaque année des marins micmacs sur les îles situées entre le Cap-Breton et Newfoundland¹⁰¹. C'est seulement vers la fin du xvi^e siècle que ces relations informelles commencèrent à céder la place à un commerce de fourrures au sens plein du terme : les Micmacs et les Innus furent alors attirés dans l'orbite commerciale de l'Europe, au contraire des Béothuks, qui en furent exclus¹⁰².

En s'imposant, la vision du monde des marins européens effaça le savoir géographique et les territoires des Béothuks, des Micmacs, des Innus et des Inuits. Quoi qu'il en soit, Zoe Todd a montré que les conceptions autochtones de l'espace différaient fondamentalement de celles des Européens. Tandis que, pour les marins européens, l'espace était construit par le travail de la pêche (récolte des produits d'une nature passive) et ses repères, les peuples autochtones avaient tendance à voir « le territoire et le lieu comme des ensembles de relations entre humains et non-humains, relations co-constitutives les unes des autres¹⁰³ ». Les cartes mentales

North America in the 16th Century », n^o spécial « The Recent Archaeology of the Early Modern Period in Québec City », *Post-Medieval Archaeology*, 43-1, 2009, p. 30-47.

100. Pour une bonne vue d'ensemble du problème documentaire, voir W. GILBERT, « Beothuk-European Contact in the 16th Century », art. cit. On trouvera des textes qui comptent parmi les meilleurs travaux archéologiques récents dans l'ouvrage B. LOEWEN et C. CHAPDELAIN (dir.), *Contact in the 16th Century*, op. cit.

101. Sur la fraternisation, voir le récit donné par Lefant et de Odéliça dans H. P. BIGGAR (éd.), *A Collection of Documents*, op. cit., doc. 212, « Examination of Newfoundland Sailors Regarding Cartier », p. 448-464. Voir aussi Charles A. MARTIJN, « Early Mikmaq Presence in Southern Newfoundland: An Ethnohistorical Perspective, c. 1500-1763 » et Charles A. MARTIJN, Selma BARKHAM et Michael M. BARKHAM, « Basques? Beothuk? Inuit? Innu? or St. Lawrence Iroquoians? The Whalers on the 1546 Desceliers Map, Seen through the Eyes of Different Beholders », n^o spécial « The New Early Modern Newfoundland: Part 2 », *Newfoundland and Labrador Studies*, 19-1, 2003, p. 44-102 et 187-206; Peter BAKKER, « 'The Language of the Coast Tribes is Half Basque': A Basque-American Indian Pidgin in Use between Europeans and Native Americans in North America, ca. 1540-ca. 1640 », *Anthropological Linguistics*, 31-3/4, 1989, p. 117-147.

102. Donald H. HOLLY Jr., Christopher WOLFF et John ERWIN, « The Ties That Bind and Divide: Encounters with the Beothuk in Southeastern Newfoundland », *Journal of the North Atlantic*, 3, 2010, p. 31-44; Donald H. HOLLY Jr., « Social Aspects and Implications of 'Running to the Hills': The Case of the Beothuk Indians of Newfoundland », *Journal of Island & Coastal Archaeology*, 3-2, 2008, p. 170-190; Denys DELÂGE, *Bitter Feast: Amerindians and Europeans in Northeastern North America, 1600-64*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1993.

103. Anja KANGIESER et Zoe TODD, « From Environmental Case Study to Environmental Kin Study », *History & Theory: Studies in the Philosophy of History*, 59-3, 2020, p. 385-393, ici p. 386. Voir aussi Zoe TODD, « Fish Pluralities: Human-Animal Relations and Sites of Engagement in Paulatuq, Arctic Canada », in F. LAUGRAND (dir.), n^o spécial « Cultures inuit, gouvernance et cosmopolitiques/Inuit Cultures, Governance and Cosmopolitics », *Études Inuit Studies*, 38-1/2, 2014, p. 217-238.

autochtones, différemment construites, engendraient d'autres noms et d'autres géographies. Dans un article cinglant, Susan Manning a souligné qu'au XVII^e siècle, le colonialisme d'implantation sur l'île de Newfoundland avait entièrement effacé les toponymes et les conceptions du lieu des autochtones¹⁰⁴. On trouve les origines de cet effacement au XVI^e siècle, dans la manière dont les marins ont imposé à la région l'idée de Terra Nova. S'il ne pouvait y avoir de Nouvelle-France à Terra Nova, il ne pouvait non plus y avoir de Ktaqmkuk ou d'Akami-assi. Souvent, les mots mêmes par lesquels les Premières Nations et les Inuits décrivaient et nommaient l'Atlantique du Nord-Ouest se sont perdus ou ont été mal enregistrés, de sorte que peu de toponymes d'origine algonquienne ont survécu le long de la côte de ce qu'on appelle aujourd'hui Terre-Neuve-et-Labrador¹⁰⁵. Ainsi, tout en rivalisant avec les conceptions cartographiques de l'Atlantique du Nord-Ouest, la Terra Nova des marins a nié les conceptions autochtones de l'espace.

Le monde des marins de Terra Nova a façonné le développement d'une présence européenne permanente dans l'Atlantique du Nord-Ouest et défini les cartes mentales européennes pendant la majeure partie du XVI^e siècle. Dans la longue durée, toutefois, Terra Nova fut remplacée par d'autres manières d'envisager l'espace. Après 1580, les transformations structurelles de la pêche engendrèrent une série de problèmes qui minèrent, lentement mais sûrement, ce qui faisait l'essence de Terra Nova : l'expérience partagée du travail de la pêche¹⁰⁶. L'échelle et l'intensité de la pêche connurent une croissance rapide, même si les vaisseaux anglais et hollandais éliminèrent les concurrents espagnols et portugais tout en développant le transport de marchandises à destination du sud de l'Europe et des Caraïbes. La concurrence entre travailleurs de la pêche s'intensifia, la violence et la piraterie devinrent endémiques, et les divisions communautaires entraînèrent la séparation des terrains de pêche : les Bretons eurent Petit Nord, les Normands les Grands Bancs, les Anglais Shore. Tout cela eut raison d'une Terra Nova commune. Dans le même temps, la recherche croissante de fourrures déplaça le centre de gravité économique vers la terre au détriment de la mer. Surtout, les Couronnes anglaise et française relancèrent l'exploration de l'Atlantique

104. Susan M. MANNING, « Contrasting Colonisations: (Re)Storying Newfoundland/Ktaqmkuk as Place », *Settler Colonial Studies*, 8-3, 2018, p. 314-331.

105. Ce problème est examiné, à propos des débuts de la cartographie, dans l'ouvrage de B. G. HOFFMAN, *Cabot to Cartier*, *op. cit.*

106. Sur les mutations postérieures à 1580, voir G. T. CELL, *English Enterprise in Newfoundland...*, *op. cit.*; *ead.*, *Newfoundland Discovered: English Attempts at Colonisation, 1610-1630*, Londres, Hakluyt Society, 1982; P. E. POPE, *Fish into Wine*, *op. cit.*; B. LOEWEN et V. DELMAS, « Les occupations basques dans le golfe du Saint-Laurent », art. cit.; Maarten HEERLIEN, « Van Holland naar Cupidos Koe: Hollandse Newfoundlandhandel in de context van de internationale kabeljauwvisserij bij Newfoundland in de zestiende en de zeventiende eeuw », mémoire de master, université de Groningue, 2005; Poul HOLM *et al.*, « Accelerated Extractions of North Atlantic Cod and Herring, 1520-1790 », *Fish and Fisheries*, 23-1, 2022, p. 54-72; Raymonde LITALIEN et Denis VAUGEUIS (dir.), *Champlain. La naissance de l'Amérique française*, Sillery/Paris/La Rochelle, Septentrion/Nouveau monde/Conseil général de la Charente-Maritime, 2004.

du Nord-Ouest, remettant ainsi au goût du jour l'idée d'habiter et de contrôler la région de façon permanente. L'île de Newfoundland devint une colonie anglaise et un lieu de rivalité interimpériale. Avec ces mutations économiques et impériales, les anciennes manières dont les marins décrivaient l'Atlantique du Nord-Ouest tombèrent en désuétude et s'effacèrent même des mémoires.

Tous ces événements se déroulèrent cependant longtemps après le développement de la pêche, et il faut s'abstenir de les projeter sur le siècle précédent : nous devons au contraire traiter ce dernier comme une période distincte, période de tumulte et de formation, au lieu de le subordonner à une vision impériale et cartographique qui ne fut en réalité imposée que plus tard et par intermittence. Dans cet article, j'ai soutenu la thèse selon laquelle le syntagme *Terra Nova* reflétait la nature du travail de la pêche, mobile, multicommunautaire, détachée de tout ancrage terrestre particulier et propre au xvi^e siècle. Cette approche peut nous aider à dépasser la fragmentation qui domine les travaux consacrés aux débuts de la pêche et, ainsi, à envisager des cartes mentales fondées sur une expérience partagée et non de petits bouts de terre et de petites îles attribués de façon arbitraire à tel empire ou telle nation.

Penser avec *Terra Nova*, c'est se détourner des conceptions rigides de la géographie pour embrasser des cadres plus nébuleux et dynamiques (quoique plus déconcertants), des cadres qui reflètent bien mieux l'expérience vécue des êtres humains dans le monde pré-contemporain. En employant *Terra Nova* comme prolongement du travail de la pêche, les marins du xvi^e siècle pouvaient relier ensemble la pleine mer, les côtes et les ports pour former un seul espace, celui de leurs actions. À certains égards, *Terra Nova* ressemble à la Grande Caraïbe, souple et *aqueuse* telle que décrite par Ernesto Bassi pour le xviii^e siècle, ou à la Caraïbe maritime dépeinte par Sharika Crawford pour le xx^e siècle¹⁰⁷. Toutefois, elle ne s'est jamais résumée à des ports et des routes, à savoir à des activités commerciales et des déplacements internes, comme elle n'a jamais non plus été un espace interimpérial telles les Caraïbes. Plutôt qu'être définie simplement par des espaces physiques ou par la séparation entre terre et mer, *Terra Nova* était façonnée par une relation tripartite complexe, entre la mer, la faune marine et les êtres humains, ainsi que par le travail des marins. Ce cas rappelle aussi avec force que les idées des Européens du xvi^e siècle au sujet de l'eau étaient plus sophistiquées que ne l'admettent bon nombre d'historiens et d'historiennes : les océans pouvaient effectivement être bien davantage que des grand-routes pour ceux qui tiraient leur subsistance des entrailles de la mer.

Terra Nova n'était elle-même jamais statique. Elle évoluait et changeait au fil des saisons et des années, réalité essentielle qui souligne l'importance du climat et de l'écologie dans les débuts de la pêche. Lorsque l'été était froid, elle pouvait rétrécir, la glace et la diminution des réserves de poissons limitant les mouvements des navires de pêche ; à l'inverse, un été chaud venait élargir le champ des possibles. À la fin du xvi^e siècle, les baleiniers chassaient dans les eaux du Saint-Laurent, alors

107. Voir, pour le premier cas, E. BASSI, *An Aqueous Territory*, *op. cit.* ; et, pour le second, S. D. CRAWFORD, *The Last Turtlemen of the Caribbean*, *op. cit.*

que dans les années 1540, ils étaient concentrés au large de la côte sud du Labrador. Au tournant du XVII^e siècle, un nombre croissant de navires pêchaient aux Grands Bancs, devenus l'un des nouveaux centres de gravité de Terra Nova. L'équipage d'un bateau de pêche pouvait se rendre dans différentes parties de la région au cours du même voyage, préparer la morue à bord ou bien la faire sécher sur la plage, ou encore rendre visite à des communautés autochtones dans un port ou dans un autre. Terra Nova était donc une région aux frontières particulièrement fluides, frontières qui pouvaient s'élargir ou se resserrer selon la saison, le marin concerné, les relations avec des communautés autochtones particulières ou l'épuisement des réserves de poissons.

Cette instabilité, ce flou, était au fond un atout pour les marins, car il leur permettait de contrôler l'accès à l'espace du bassin atlantique et le savoir relatif à celui-ci. *Terra Nova* était un terme nébuleux dont les complexités n'étaient probablement comprises que par ceux qui s'y étaient rendus, ce qui pouvait se révéler utile lorsqu'on l'employait dans les documents bureaucratiques. Dans les cas où les marins déclaraient partir pour Terra Nova, ils prenaient souvent soin (pas toujours) de ne pas dire exactement où ils allaient. C'était parfaitement délibéré, et lié aux nécessités pratiques du travail de la pêche. Anthropologues, archéologues, historiennes et historiens cherchent depuis longtemps à élucider ce que certains appellent la « culture du secret » chez les pêcheurs, qui se montrent vagues, incohérents ou réticents lorsqu'il s'agit de décrire leurs activités à d'autres. Les profanes pourront considérer que cette dissimulation frise l'obsession, mais le contrôle de l'information est absolument essentiel au travail de la pêche. Comme le remarque Thorolfur Thorlindsson, « à bien des égards, un capitaine ressemble à un chercheur, parce qu'il tente de repérer des schémas qui lui permettront de mieux comprendre son environnement et le rendront plus efficace pour attraper du poisson¹⁰⁸ ». Pour conserver un avantage, puisque la biomasse marine existe en quantité finie dans n'importe quelle pêcherie, on peut choisir de dissimuler l'information – non seulement aux concurrents, mais aussi aux représentants de l'État susceptibles de vouloir taxer et contrôler le travail de la pêche. Partout dans le monde, les travailleurs de la pêche pratiquent de longue date l'art de la rétention d'informations relatives aux terrains de pêche, au grand dam des historiennes et des historiens désireux de reconstituer leurs voyages. On peut ajouter à cela qu'au XVI^e siècle, la majorité des populations littorales avaient tendance à se soustraire aux autorités étatiques et à dissimuler sciemment leurs activités. Dans un document de 1514, un abbé du nord de la Bretagne déplorait que les marins du coin (des « homes malles », selon ses propres termes) se rendent à « la Terre Neuffve » sans payer leurs impôts¹⁰⁹. À l'évidence, les autorités de l'abbaye étaient troublées

108. T. THORLINDSSON, « Skipper Science », art. cit., p. 343.

109. AD des Côtes d'Armor, H 69, abbaye Notre-Dame de Beauport, 1514. On trouvera une transcription dans H. P. BIGGAR (éd.), *The Precursors of Jacques Cartier...*, op. cit., doc. 36, « Agreement between the Monks of Beauport and the Inhabitants of the Island of Bréhat », p. 118-123, ici p. 119. En 1524, les habitants de Saint-Waast, en Normandie, furent traduits devant le tribunal de Rouen, où ils arguèrent que la morue de Terre-Neuve, qu'ils pêchaient depuis des années, n'était pas soumise aux taxes locales, qu'ils ne payaient pas depuis longtemps (Rouen, AD de la Seine-Maritime, série 001B, Parlement de Normandie, n° 388, 23 déc. 1524).

non seulement par l'existence même de ces voyages, mais par le fait qu'ils soient soustraits à tout contrôle et impénétrables à ceux qui n'étaient pas du métier. Pour les travailleurs de la pêche, une expression comme *Terra Nova* était donc utile dans ce délicat pas de deux avec l'État: suffisamment descriptive pour désigner une véritable destination située dans le bassin atlantique; suffisamment vague, aussi, si l'on ne voulait pas divulguer trop d'informations.

Doit-on considérer que la disparition de la vision pratique et malléable de l'espace inhérente à *Terra Nova* constitue un échec dans la longue histoire du monde atlantique? Cela reviendrait à minimiser, voire à nier sa réussite. En effet, dans un siècle où les opportunités ne manquaient pas pour les marchands, colons et autres acteurs étatiques entreprenants, il paraissait vain de s'efforcer à établir une colonie permanente dans un lieu où la faune marine pouvait être récoltée gratuitement. *Terra Nova* était le nom du monde impermanent, ouvert et aquatique où opéraient les travailleurs de la pêche. C'était leur royaume, le lieu où ils exploitaient les ressources naturelles en quête de subsistances et de profit. Comprendre les usages du mot *Terra Nova* à cette époque, c'est montrer à quel point était vaste l'idée que les marins de l'Atlantique du Nord-Ouest se faisaient du lieu. C'est, en dernière instance, reconnaître la capacité de ces hommes du XVI^e siècle à définir leur propre monde et à contester les postulats des cartographes et des explorateurs au sujet des espaces de l'Atlantique et de l'Amérique du Nord. Cette appréhension des débuts de la pêche permet donc de mieux saisir les difficultés rencontrées par les marins et de souligner combien leurs actions ont impulsé le changement dans le bassin atlantique. Ainsi se trouvent redéfinies les frontières du premier Atlantique, qui apparaît comme un espace bien plus vaste, contesté et dynamique que l'historiographie le pensait jusqu'alors.

Jack Bouchard
Université Rutgers
jack.bouchard@rutgers.edu

Traduction de Nicolas Vieillescazes

